This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKK
Tai

LAURENT TAILHADE

—

Poèmes élégiaques

LE JARDIN DES RÊVES — ÉPIGRAMMES

NOCTURNES — RÊVE ANTIQUE — SIX BALLADES ÉLÉGIAQUES

LA FORÊT — VITRAUX — POÈMES EN PROSE

PORTRAIT DE L'AUTEUR EN HÉLIOGRAVURE

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

à monsieur

et à l'ami

souvenir cordial

10 janvier 07

Laurent Tailhade

POÈMES ÉLÉGIAQUES

NKK

Tailhade

DU MÊME AUTEUR :

LE JARDIN DES RÊVES (Lemerre, 1880)..... *épuisé.*
UN DIZAIN DE SONNETS (Lemerre, 1882)..... *épuisé.*
VITRAUX (Vanier, 1889, *épuisé.* — Lemerre, 1894)..... 1 vol.
TERRE LATINE (Lemerre, 1897)..... 1 vol.
IMBÉCILES ET GREDINS (*La Maison d'Art*, 1900). 1 vol.
DISCOURS CIVIQUES (Stock, 1901)..... 1 vol.
LA TOUFFE DE SAUGE (*La Plume*, 1901)..... 1 vol.
LE SATYRICON de Pétrone (Fasquelle, 1902)... 1 vol.
LETTRES FAMILIÈRES (Librairie de *la Raison*, 1904)..... 1 vol.
POÈMES ARISTOPHANESQUES (*Mercure de France*, 1904)..... 1 vol.
TROIS COMÉDIES de Plaute (Flammarion, 1905). 1 vol.
ÉPITRE DES HOMMES OBSCURS DE ULRICH VON HUTTEN (A. Fayard, 1907).

Pour paraître prochainement :

L'ARCHIPRÊTRE DE HITA (Juan-Ruiz, 1330-1380).
LA CORNE ET L'ÉPÉE (A. Messein).

LE JARDIN DES RÊVES

Sur un mouvement de valse dolente,
Le chœur des regrets
Chante en faux-bourdon une phrase lente,
Pleine de soupirs et d'aveux discrets.

Les bassons avec les violoncelles
Pleurent, pleurent tous
Et disent les noms adorés de celles
Dont les yeux d'enfants jadis m'étaient doux.

Aux accents connus défile sans trêve,
A pas assourdis,
Avec la splendeur exacte du rêve,
La vision des lointains paradis.

Cheveux roux frôlant les épaules blanches,
Parmi les lilas,
Les filles d'amour écartent les branches
Et le clair soleil dore leurs beaux bras.

Voici les bosquets d'où La Sérénade
De Schubert s'enfuit,
Pareille à la voix d'un ange malade,
Qu'emporte à regret l'aile de la Nuit.

Puis l'ombre survient et l'Automne enrhume
Le cuivre des cors,
Et la valse lente épand dans la brume,
Langoureusement, ses derniers accords.

L'orchestre se tait et la lune ronde,
Ce lis sans parfums,
Surgit. Les Follets, enchaînant leur ronde,
Mènent le convoi des Amours défunts.

SONNET

Bien que je sois brisé comme sont les frégates
Qu'emporte l'Océan sur les récifs houleux,
J'ai gardé le trésor de mes beaux rêves bleus
En des coffrets ornés de perles et d'agates.

Je remonte parfois le fleuve nébuleux
De l'enfance, bordé de flores délicates,
Et je revois passer les robes écarlates
Des Anges disparus dans les ciels fabuleux.

Les jardins sont remplis de valseuses pâmées,
Les roses dans le vin se meurent, parfumées,
Les baisers ont une aile et passent en riant :

A travers les bosquets montent des sons de lyre,
Tandis que sur la fête éprise de délire
L'étoile Poésie éclot à l'orient.

SONNET

Mes désirs vont vers toi comme des tourterelles,
Vers toi pleine de grâce et pleine de bonté,
Et s'accoitent parmi les fleurs surnaturelles
Ecloses au jardin vermeil de ta beauté.

Mais, ravivant l'horreur des anciennes querelles,
Des souvenirs amers, comme un chœur irrité,
Pleurent dans le roucoulement des tourterelles,
Et s'éveillent au fond de ma sérénité.

Déjà sur mes cheveux les neiges automnales
Ont posé la pâleur des suprêmes adieux;
Les anges ont rouvert leurs ailes sidérales.

Laisse-moi m'enivrer de baisers radieux
Et, longuement bercé par tes mains virginales,
Oublier les soleils endormis dans mes yeux.

PER SÆCULA

Maîtresse, la blancheur des cygnes te décore :
Mais un fervent soleil a rougi tes cheveux,
Et, dans leurs anneaux lourds baisant tes bras nerveux,
Des rayons d'or fondu semblent frémir encore.

J'ai versé devant toi le doux vin des aveux;
Artiste enamouré du songe près d'éclore,
J'élève à ta beauté, dans un rythme sonore,
Des temples d'où vers toi s'exhaleront nos vœux.

Afin que, retrouvant les mètres impassibles,
Ceux qui naîtront de nous, au fond des vagues bibles,
Sentent l'odeur frémir encor de nos baisers.

Et que ton nom se mêle au nom de ces amantes
Qui, parmi les grand lis et les roses clémentes,
Dorment sous un linceul d'amours éternisés.

SONNET

Sois bénie et qu'un jour les Anges de lumière
Célèbrent ton doux nom dans leurs concerts pieux,
Toi par qui, recouvrant sa pureté première,
Mon cœur refleurira comme un jardin joyeux !

Sois bénie, ô ma sœur bien-aimée ! et sois fière
Pour avoir deviné, dans mon cœur soucieux,
Tout ce que je gardais de force printanière
Et d'aspirations vers de plus chastes cieux.

Tu m'as tendu la main sur cette route amère
Où, voyageur lassé de monter la Chimère,
Triste, je sommeillais en attendant le jour.

Tu m'as versé le vin joyeux de ton sourire
Et rendu dans leur joie entière et leur délire
Les caresses en fleur de mon premier amour.

SONNET

Pour immortellement fixer l'enchanteresse
Indolence, le charme obscur à définir
Et dans des vers mystérieux, avec adresse,
De votre cher profil noter le souvenir ,

Il nous faudrait, en châtelaine, en dogaresse,
Parmi des fleurs du Ciel, vous peindre et rajeunir
Les tons extasiés dont Jean Memling caresse
Notre-Dame, sur un champ d'or et de saphyr.

Emaux d'azur ! vélins gaufrés d'enluminures
Blondes où, dans leur cotte aux roides entournures,
Les belles d'autrefois passent, tenant un lis !

Et gloire à votre nom par delà les étoiles,
Vous qui gardez, éclos sous l'argent fin des voiles,
Un sourire oublié de Ginèvre ou d'Allys!

VILLANELLE

Deux soleils sont tes prunelles.
Pour accoître mon émoi,
Je chante des villanelles.

Muguets, lis et ravenelles
Ont moins de fraîcheur que toi.
Deux soleils sont tes prunelles.

Chaque rose porte en elle
Des parfums dignes d'un roi :
Je chante des villanelles.

Viens ! Phœbé, par les venelles,
Traîne son manteau d'orfroi.
Deux soleils sont tes prunelles.

Papillons et coccinelles
Hantent l'ombre où tu me vois :
Je chante des villanelles.

Viens ! Les noces éternelles
D'Avril t'attestent ma foi :
Deux soleils sont tes prunelles.
Je chante des villanelles.

LA PORTE DE L'ÉGLISE

La porte de l'église est pour toujours fermée,
Mignonne; nos baisers ne s'y cacheront plus,
Comme des nids d'oiseaux furtifs sous la ramée :
De nos belles amours les derniers vers sont lus.

Tu ne me diras plus ces mots tant doux que l'ombre
Amicale faisait vibrer parmi les soirs,
Et qui montaient, unis à travers la nef sombre
Au mystique parfum tombé des encensoirs.

Je ne sentirai plus ta chevelure blonde
S'épancher sous mes doigts au bruit des saints concerts
Et le vitrail de pourpre et d'or où surabonde
La flamme, s'éteindra le long des murs déserts.

Je ne te verrai plus tremblante et radieuse,
A l'heure où le soleil meurt dans les cieux cuivrés,
Entrer avec la nuit dans l'enceinte pieuse
D'où vers le ciel nos cœurs s'envolaient enivrés.

Ce beau rêve entrevu dans nos saisons premières,
Qui s'exhala du nid par un matin d'avril,
Et qui n'a pu durer jusqu'aux roses trémières,
Ce beau rêve d'un jour, un jour renaîtra-t-il?

Renaîtra-t-il un jour, mignonne, de sa cendre?
Ne redira-t-il plus son *lied* mélodieux,
Et sur le noir coffret de bois de palissandre
Faut-il mettre le sceau des éternels adieux?

Hélas! tel est le sort de toute amour humaine,
De s'éteindre bientôt dans l'azur incertain :
Le caprice d'un jour, qui loin de moi t'emmène,
N'est rien moins qu'un arrêt sans appel du Destin.

Oui, la Joie ici-bas ne fait pas sa demeure,
Tu le sais; et, pareille à la fleur du cactus,
Ne s'ouvre qu'une fois et ne fleurit qu'une heure
Dans nos cœurs, noirs écueils par la douleur battus.

Adieu donc, toi qui fus jadis ma bien-aimée,
Et qu'emporte à présent quelque lointain reflux...
La porte de l'église est pour toujours fermée :
De nos belles amours les derniers vers sont lus.

SONNET

Telle, renouvelant sous le duvet des cygnes
Des trésors de beauté qu'eût adorés Scyllis,
Vous faites refleurir en vos formes insignes
L'orgueilleuse blancheur des marbres et des lis.

Et ceux qui blasphémaient l'orgueil divin des lignes
Se tournent vers l'autel des cultes abolis,
Vers les Dieux couronnés de myrthes et de vignes,
Les Dieux toujours vainqueurs du Temps et de l'Oubli.

Et les poètes saints que la Lyre caresse
Vous chantent, ô trésor de grâce, charmeresse!
Car, malgré nos hideurs et nos férocités,

Malgré qu'un peuple vil et fou les déshonore,
Dans l'âme des chanteurs et dans l'azur sonore,
Les Dieux ne sont pas morts. Vous les ressuscitez.

1872.

SURSUM CORDA!

Quand la Beauté, pleurant comme un ange malade
Qu'étouffe l'air impur de ce temps odieux,
Remonte, oiseau blessé, dans la clarté des cieux,
Et jette au cœur des nuits son ultime roulade,

Heureux celui qui peut des soleils radieux,
Pour dérober la flamme, essayer l'escalade
Et qui, ne craignant pas le destin d'Encelade,
Sur leurs trônes d'azur va susciter les Dieux.

Nous serons de ceux-là si la mort nous respecte :
Car nous ferons splendir dans la forme correcte
Le rêve fraternel qui hante nos cerveaux.

Et nous vivrons, pareils à ces dompteurs sublimes
Qui, dédaignant la terre et ses plus fières cimes,
Font cabrer en plein ciel leurs féroces chevaux.

1879.

SONNET

Comme un chant descendu des collines prochaines
Berce le sommeil lourd des moissonneurs lassés
Et, dans le bois profond aux ombrages glacés,
Mène le chœur dansant des Nymphes, sous les chênes;

Ainsi vos rhythmes purs,cadençant leurs haleines,
Ressuscitent pour moi les printemps effacés,
Les bonheurs disparus et les amours passés,
Le temps où mes désirs buvaient aux urnes pleines.

O frère! une douleur pareille vit en nous
Et c'est un même dieu qui courbe nos genoux
Devant l'horreur de ses inévitables charmes.

Tous les deux, vous fleuri des roses du matin
Et moi qui vais déjà courbé sous le destin,
Nous pleurons à jamais de sympathiques larmes.

LES CITHARISTES DE LA RUE

Hâves, déguenillés, mais l'œil plein d'étincelles,
Sous les larges soleils et les frimas glacés,
Partout ils vont chantant, tendant leurs escarcelles,
Rarement accueillis et souvent repoussés.

Ce sont de beaux enfants de la chaude Italie
Ou des minnesingers du pays d'outre-Rhin,
Que le Démon de l'Art, l'Amour et la Folie
Poussent vers d'autres cieux. Air calme et front d'airain,

Ils passent en rêvant dans le fracas des villes,
Artistes impuissants, quelquefois incompris,
Emportant dans leur sein des semences fertiles
Et dardant sur ce monde un immense mépris.

Leur esprit souple et fort peuple de larges drames,
Dont les décors sont faits d'espace et de soleil.
La harpe sur le dos, par les cités infâmes,
Ils avancent toujours vers l'Idéal vermeil.

Pour rompre le lien de maudites souffrances,
Trouver la fleur qui chante ou le dalhia bleu,
Pour cueillir des moissons d'amour et d'espérance,
Ils ont dit à leur ciel un éternel adieu.

La plupart ont vidé de sinistres calices
Et leurs yeux si profonds sont creusés par des pleurs :
Ils ont, martyrs obscurs, après de longs supplices,
Trouvé l'insouciance au fond de leurs douleurs.

Mais, lorsque, déchirant d'ardentes symphonies,
Leur âme vibre au fond de l'instrument, alors
Ils oublient tout : affronts, misère, ignominies.
Car la Muse à leurs pieds répand tous ses trésors.

L'inculte violon pleure, crie et lamente
Et, comme un cœur blessé, palpite sous leur main.
Le Chasseur, pâle encor de la noire tourmente,
Dans les bois de *Freyschütz* leur montre le chemin.

Et, souvent, attendris par des notes étranges,
Les passants inquiets s'attroupent autour d'eux
Et les gros sous, tombant à leurs pieds dans les fanges,
Transforment en festin leur souper hasardeux.

Toujours chanter! Toujours marcher! Voilà leur vie.
Et quand, parfois, un d'eux ne se réveille pas,
Ses frères, libres cœurs, avec un air d'envie
Baisent sont front glacé par le vent du trépas.

Sur le bord du chemin ils creusent une fosse,
Pour l'éternel sommeil ferment ses vastes yeux :
Et, sans verser les pleurs feints d'une douleur fausse,
Ils enterrent son corps, la face vers les cieux.

Cauterets, août 1871.

SONNET

Aux jours de la Saint-Jean et de la Fête-Dieu,
Quand les processions, musiques et bannières,
Emplissent la cité de chants et de lumières
Et d'encens solennel fumant sous le ciel bleu,

On voit passer en rang et marchant les premières,
Les vierges de douze ans dont encor nul aveu
N'a fait battre le cœur et qui tremblent un peu
Sous la claire blancheur des gazes familières.

Une odeur de buis vert s'exhale sous leurs pas :
Car la rue est partout embaumée et fleurie.
Et le passant hâtif qui souffre et ne croit pas

Courbe son front devant la chaste théorie
D'où montent, par instants, les hymnes que, tout bas,
Il disait autrefois à la Vierge Marie.

Toulouse, juin 1876.

LUNDI DE PAQUES

Avril. Comme un amas de dentelles voilant
A demi la candeur d'une poitrine vierge,
Sur le jeune soleil s'étend un duvet blanc.
Le jour pâle est plus doux qu'une lueur de cierge.

Les coteaux embrumés effacent mollement,
Dans l'azur alangui, leurs cimes violettes.
C'est de la terre au ciel un long enchantement :
Les pêchers ont ouvert leurs roses cassolettes.

Et, joyeux, emplissant de rires les chemins,
Par les bois que rougit le sang vermeil des aulnes,
Le soir, de beaux enfants emportent dans leurs mains
Des moissons de lilas et de narcisses jaunes.

Dans l'azur solennel fleuri de lauriers-roses
Le soleil triomphant darde ses flèches d'or
Et voici que la Terre en souriant s'endort,
Heureuse sous l'ardent baiser des flammes roses.

Car, dans ses flancs hâlés par les feux du midi,
Où l'âpre canicule en flots ardents ruisselle,
Bouillonne avec transport la vie universelle,
Comme un lait chaleureux par l'amour attiédi.

Elle sent que ce ciel, brûlant comme les forges,
Féconde son beau flanc d'où tombent les épis,
Et que, pour nous bénir, les germes assoupis
Vont croître dans les blés, les seigles et les orges.

Ainsi rêve la Terre éprise de douleur,
Que déchirent du soc les morsures égales,
Au temps où le frisson des stridentes cigales
Exhale dans le bleu l'hymne de la chaleur.

1876.

SONNET

Dans la neige et la pourpre où les soleils pâlis
Viennent boire en mourant ta senteur généreuse,
Amaryllis ! ô lis, superbe entre les lis,
Une douleur profonde et royale se creuse.

Déjà les soirs plus brefs de fraîcheur sont emplis
Et, le long des jardins peuplés de tubéreuses,
Comme une veuve sous sa robe aux larges plis,
L'Automne jette au vent sa plainte douloureuse.

Voici la Mort qui frappe aux portes de l'Eté !
Et ton parfum, dans la nuit mauvaise emporté,
Baigne de sa langueur les couchants pathétiques.

Hélas ! je t'ai cueillie, ô fleur du désespoir,
Et, triste comme toi, sentant venir le soir,
J'exhale avec orgueil mes suprêmes cantiques.

SONNET

A l'Innommée, à la Furtive, à l'Inconnue
Que mon désir appelle et n'évoquera pas,
A l'Ange secouant des roses sous ses pas,
A l'Idole que voile une impalpable nue !

Que sa gorge ait vêtu la lourdeur des lampas
Ou que sous le ciel d'or flambe sa grâce nue,
Châtelaine surprise au fond de l'avenue,
Sainte pour la prière entr'ouvrant ses beaux bras :

Qu'elle soit Ophélie, Hélène ou Béatrice,
Le Démon protecteur, la Muse inspiratrice,
Ou l'Amante de pierre aux flancs invulnérés :

J'offre comme un bouquet déjà flétri ces rimes vaines :
Tels, les Athéniens apportaient des verveines
A l'autel blanc et pur des cultes ignorés.

SONNETS FRILEUX

I

OCTOBRE

Parfois, au mois de juin, les roses remontantes,
Surprises par l'éclat rajeuni du soleil,
S'alanguissent et de leurs robes éclatantes
Dévêtent dans la nuit le prestige vermeil.

Elles meurent ainsi, vierges et palpitantes,
Comme des cygnes blancs amoureux du sommeil,
Sur l'arbrisseau quittant des sœurs moins inconstantes,
Que l'Automne caresse à son premier éveil.

Je sais maints cœurs aussi qui, pareils à ces roses,
Brisés par le contact de l'homme aux yeux moroses,
N'ont pu, dans leur avril, donner de floraison.

Cœurs pleins de rhythmes d'or et de voix argentines,
Qui gardent noblement, comme les églantines,
Des germes radieux pour l'arrière-saison.

Octobre 1876.

II

NOVEMBRE

La mort dans le grand ciel épand des avalanches
Où les divins soleils roulent ensevelis;
Les nids déshonorés s'écroulent sur les branches
Et la neige frissonne au bord des cieux pâlis.

Les vanneaux fugitifs et les cigognes franches,
Dans l'azur embrumé d'un virginal surplis
S'éloignent, et leurs cris bercent les plaines blanches
Où fleurissait l'orgueil intéméré des lis.

La terre dort. Elle a porté dans ses entrailles
Les germes nourriciers des fécondes semailles,
Elle a fait ruisseler la pourpre du raisin.

Et maintenant que l'homme insouciant s'abreuve
Du meilleur de sa vie, elle, comme une veuve,
Endort en un long deuil les fièvres de son sein.

RIMES D'ÉVENTAIL

L'oiseau qui gazouillait la « *romance à Madame* »
Dans un parc de féerie aux ormeaux compassés,
L'Oiseau du Rêve, aux ailes d'or, aux chants de flamme,
L'Oiseau des contes bleus et des avrils passés ;

Marquise, l'oiseau bleu des anciennes marquises
Redit en vos propos son thème ensorceleur :
Le Rire épanouit ses corolles exquises
Sur les pourpres rosiers de vos lèvres en fleur.

Et les Grâces d'antan par vous continuées
Surgissent, évoquant un monde radieux,
Alors qu'Athénaïs marchait sur les nuées
Et que l'amour des Rois s'asseyait chez les Dieux.

Car vous portez ce don que notre temps ignore
D'unir, malgré la foule et son goût roturier,
Comme aux jours d'Aspasie et de Clémence Isaure,
Le myrthe des Amours au verdoyant laurier.

RÉSIGNATION

Sur la lyre d'or aux cordes plaintives,
Mes doigts ont usé leur jeune vigueur
Sans pouvoir jamais des notes captives
Fléchir la rigueur.

Et je n'ai pas ceint le myrthe farouche,
Ni, domptant le Rhythme ainsi qu'un coursier,
Réglé son allure et meurtri sa bouche
Sous le frein d'acier.

Ténébreux lutteur, j'ai pleuré des larmes
Que nul rayon clair n'est venu sécher,
Dès les premiers coups j'ai faussé mes armes
Comme un jeune archer.

Et la Muse en pleurs, la grande Amoureuse
Qui s'unit au chœur immense des Dieux,
A jeté sur moi l'ombre douloureuse
Des derniers adieux.

Cependant j'avais l'âme d'un poète;
Je portais au cœur un désir puissant
Et, pour m'assurer la sainte conquête,
J'offrais tout mon sang.

Je rêvais la blonde et chaste patrie
Où le doux chanteur aux regards pâlis
Revêt dans l'encens et l'idolâtrie
La splendeur des lys.

Mais j'étais de ceux que, sur cette terre,
Le Malheur choisit pour ses chers élus,
Qui portent au front la devise austère :
« Jamais, jamais plus. »

Aussi maintenant, que la neige tombe
Ou que les soleils fleurissent le bleu,
Mon âme est fermée ainsi qu'une tombe,
Qu'un temple sans dieu.

Comme en un tombeau que les hautes herbes
Gardent de l'orage et du vent moqueur,
Dans le souvenir des espoirs superbes
J'ai scellé mon cœur.

Et ce cœur brisé qui souffre en silence
Est pareil au tien, Mère-des-Douleurs :
Sur le lin rougeâtre, autour de la lance,
Il saigne des pleurs,

Des pleurs éperdus qui, par sept blessures,
Coulent dans la nuit désespérément,
Sans qu'aucun baiser mêle à leur morsure
Son enivrement.

ÉPIGRAMMES

ÉPIGRAMMES

I

Je te donne ces fleurs, où j'ai mis un baiser
Aussi fervent que mon amour, pour les poser
Entre tes seins de fraise ainsi que dans un vase,
Afin que, cette nuit, à l'heure de l'extase,
Quand,sur les longs divans qui moulent ton beau corps,
Tes voiles tomberont comme de vains décors,
Je sente se mêler en des apothéoses
Le parfum de ta chair et le parfum des roses.

II

Puisque, pour égayer tes savantes paresses,
Tu livres ton beau corps à mes longues caresses
Et que, sur les coussins embaumés et soyeux,
A resplendi l'orgueil de ton flanc glorieux,
Laisse, reine d'amour, sur tes blancheurs de cygne,
Ramper de lourds baisers qui, pareils à la vigne,
Te couvriront si bien d'âpres enlacements,
Que tu verras tes bras avec tes seins charmants
Se convulser sous les étreintes savoureuses
Et frissonner longtemps nos lèvres amoureuses.

AVE, STELLA!

Sirius, ce diamant bleu
Que la Nuit pique à son corsage,
Se lève sur le paysage
Comme une violette en feu.

Et, dans l'azur, loin des désastres,
Ouvrant ses yeux de fiancé,
Voit, sur un mode cadencé,
Palpiter le troupeau des astres.

Tel, mon amour, dans les splendeurs
De mes chansons et de mes rêves
Où des soleils aux flammes brèves
Allument de folles ardeurs :

Un grand rayon aux lueurs vives
Tombe, joyeux, de ta beauté
Et fait pâlir à sa clarté
Tout un chœur d'étoiles plaintives.

ÉPIGRAMME

Lourdement, ses cheveux calamistrés d'or roux
Tombent sur un bandeau de pourpre violette,
Devers ses yeux inquiétants où se reflète
La clarté des soleils enamourés et fous.

Ses pieds, sur le pavé de chaude mosaïque,
Se posent, les orteils avivés par le fard ;
Son corps d'affranchi grec, blanc comme un nénufar,
S'épanouit, orné d'une grâce archaïque.

Très souples et marquant le rhythme des baisers,
Ses hanches que fleurit le printemps des Luxures
Érigent leurs autels aux offrandes peu sûres
Pour la cruelle ardeur des appétits blasés.

Dans l'étuve où l'odeur âcre des aromates
Et des vinaigres monte avec un goût d'encens,
L'imberbe — insoucieux des rires peu décents —
Offre aux bourgeois velus l'orgueil de ses chairs mates.

INSCRIPTION POUR UN RYTHON

Le très savant potier qui modela ce vase
Te salue, ô chercheur de rhythmes, qui boiras
Dans l'argile tordue un vin chargé d'extase,
Bercé par la chanson d'éphèbes aux beaux bras.

Puisse éclater pour toi dans la coupe sonore
L'hymne qui dort au fond du nectar miellé
Et fleurir le sommeil bienfaisant dont s'honore
Le dompteur Iakkos qu'enfanta Sémélé.

ÉPIGRAMME

Le tout petit enfant qui gît sous cette pierre,
Et mêle sa chair blonde aux floraisons de mai,
Mourut avant d'avoir salué la lumière
Et rendu leur sourire à ceux qui l'ont aimé.
Le tout petit enfant, parmi les ifs moroses,
Sommeille. Le Printemps entre ses bras l'endort.
Et les grands papillons, semblables à des roses,
Sur son dernier berceau tendent leurs ailes d'or.

Mai 1880.

MENUET D'AUTOMNE

Les asters et les véroniques, — de leurs corolles sans parfums, — laissent tomber sur les parterres — où d'autres fleurs ne s'ouvrent plus — la tristesse mystique et lente des adieux.

Mauve tendre et vert alangui, — leurs teintes vagues s'harmonisent — aux ciels lavés du prime automne, — à la souriante langueur — des beaux jours près de s'envoler.

Bouquets de souvenir et non bouquets de deuil, — l'or violent des chrysanthèmes,— le sang pourpré des dahlias, — n'altèrent point leur éclat doux.

En mineur, d'une voix éteinte — et sur un mode atténué, — les asters et les véroniques, — au vent fraîchi qui les caresse,— marmonnent des refrains d'adieux.

C'est la saison prestigieuse — où les arbres portent des feuilles — de topazes et de rubis, — où la grive crie à travers — les pampres fauves adornés — de rutilante orfèvrerie.

En ses corbeilles débordantes, — Octobre entasse à pleines mains — les présents des chasseurs et ceux des vignerons.

Sous les courtines jaune pâle — de leurs ultimes floraisons, — en un dernier baiser, les roses — solemnisent leurs noces d'or.

La terre se pâme, enivrée, — et célèbre une fête encore — avant d'entrer dans le silence — et la paix noire de l'hiver.

Demain, les martinets frileux — avec les feuilles arrachées — s'envoleront à tire-d'aile ; — demain, les bises hiémales — sangloteront parmi les bois...

Mauve tendre et vert alangui, — sur les plates-bandes fanées, — les asters et les véroniques — chantent, *mezzo voce*, la chanson des adieux.

STANCES POUR LE NOUVEL AN

La belle dame de Paris
Trottine par le brouillard gris
Du matin, à pas de souris.

Son manchon de loutre ou d'hermine
Sur son nez rose, elle chemine
D'une façon leste et gamine.

Le trottoir est un lac gelé
Où son talon ensorcelé
Semble un papillon sur le blé.

Point d'atours ni de fanfreluches ;
Mais, pour braver les coqueluches,
La gamme des sombres peluches.

La voilette rouge, sur ses
Cheveux d'avoine mal lissés,
Met des tons de pourpre foncés.

Les Clymènes et les Zerlines,
Sur les potiches zinzolines,
Du même air croquent des pralines.

La printanière blondeur
De sa gorgerette a l'odeur
Amène de *l'Iris-powder*.

Et son fin museau de belette
Rit à souhait pour la palette
De Fragonard ou de Willette.

Depuis le Gymnase, où renaît,
Chaque soir, monsieur George Ohnet,
Jusque au *Gaulois*, on la connaît.

Les hommes graves, par centaines,
Gantent leurs plus belles mitaines,
Pour escorter ses prétantaines.

Et, surgissant on ne sait d'où,
Ce vieux coureur de guilledou,
Le Soleil, vient baiser son cou.

Or, cette dame qui s'avance
Est celle qui, pour redevance,
Nous apporte deuil ou chevance.

Au gui l'an neuf ! Le houx en fleur,
De Christmas à la Chandeleur,
S'épanouit, ensorceleur.

Les Rois des terres levantines
Aux Porcherons chantent matines
Et subornent les Valentines.

La bûche flambe. Au gui l'an neuf !
Tel un oisillon de son œuf,
L'heure s'échappe. Trois ! six ! neuf !

Douze ! Et la flamme ranimée.
A travers la rose fumée,
Exhale une âme parfumée.

L'Espérance donne du cor
Et, sur l'acier qui vibre encor,
Fait tinter son cothurne d'or.

O madame la Jeune Année,
Par vous me soit encor donnée
Une fleur de ma fleur fanée!

Pour avoir repos et soulas,
Faites germer en mon cœur las
Un regain des premiers lilas!

ÉPIGRAMME

Comme un cygne qui dort au pied de la montagne,
Avec ses blés mûris, ses prés de velours vert,
Et ses blanches maisons dont le seuil entr'ouvert
Laisse filtrer des chants que l'Adour accompagne,

La ville des baisers, Bagnère, aux vents du soir
Livre sa nudité de nymphe et de baigneuse.
Les paroles d'amour sur sa lèvre rieuse,
Pareilles à de blonds ramiers, viennent s'asseoir.

Tempée et le Lignon n'ont pas d'ombres plus fraîches
Que ses tilleuls fleuris d'où pleuvent des parfums :
Ah ! vos rires perdus, filles aux sourcils bruns,
Dont la bouche eut l'odeur enivrante des pêches !

PROSOPOPÉE DE TOULOUSE (1)

C'est moi, la ville du Soleil : je suis Toulouse,
Blanche et rose sous le flot noir de mes cheveux.
Ma Garonne d'azur que l'Univers jalouse
Chante un hymne d'espoir et d'éternels aveux.

Le long des murs de brique, en l'illustre prairie
Où brille encor le temple auguste d'Apollon,
Son onde bienveillante et de roses fleurie
Endort le jeune dieu riant sous ses crins blonds.

Je suis Toulouse chère à Pallas et je garde,
Loin du troupeau sans âme et des rois odieux,
Comme un lis exalté sur la foule hagarde,
Le culte de la Vie et des antiques Dieux.

(1) Poème récité par Mme Vergny-Choley, au théâtre des *Variétés* de Toulouse, le 5 mars 1897.

J'ai chanté la Jeunesse et la gloire Féconde
Et, quand le Christ vainqueur eut souffleté l'Amour,
Pour éclairer sa nuit et refleurir le Monde,
J'éveillai doucement le luth des troubadours.

La lumière divine et tutélaire embrase
Mes remparts, et je vais, loin des cloîtres malsains,
Par les sentiers fleuris de treilles, et j'écrase
Sur mon sein marmoral la pourpre des raisins.

Les nocturnes amants, sonneurs de sérénades,
Sous les tilleuls qu'argente une chaude clarté,
Éparpillent, le soir, devers mes promenades,
Un cantique d'orgueil, de force et de gaîté.

Toujours, à mon appel, se dressent les poètes.
L'éternelle Beauté qui n'a jamais pâli
D'un rameau fraternel a couronné vos têtes,
Maîtres harmonieux, Silvestre et Goudouli!

Et vous tous, curieux d'art et de poésie,
Toulousains, chers enfants grandis à mes genoux,
Je vous salue, ô foule ingénue et choisie :
Athéniens du Languedoc! Salut à vous!

ODELETTE HIÉMALE

La neige a rompu, ce matin,
Les murs de saturne et d'étain
Où s'enfermaient ses cataractes.
Elle défeuille lentement
Des roses froides, endormant
Tout sous sa fourrure compacte.

Les rouges-gorges affolés,
Désertant les buissons gelés,
Cherchent un toit qui les protège.
Silence et deuil, mort et blancheur !
La ville dort sous la fraîcheur
Assoupissante de la neige.

Il faut boire et, sur le foyer,
Poser, afin de s'égayer,
Les sarments d'où jaillit la flamme,
Attiser, loin de tout bruit vain,
Le feu vermeil et, dans le vin,
Réchauffer son corps et son âme.

Sainte-Marie-de-Campan, décembre 1883.

TRISTESSE

A J.-B. Mengue, statuaire.

Vers la terre joyeuse et de printemps fleurie,
Quel rêve suscité par les Dieux incléments
Penche ton col et rend ta face endolorie?

La souffrance d'aimer, les pleurs et les tourments,
Les chutes de l'espoir, la vanité des roses,
Et le dégoût tombé de vos lèvres, amants;

Après les rhythmes d'or la bassesse des proses,
Et l'orgueil matinal dans la nuit emporté,
Les pressens-tu déjà ces avenirs moroses?

Jeune fille, dans l'aube épanchant sa clarté,
Vois-tu déjà l'ombre menteuse de l'automne,
Et sur le flot des jours s'en aller ta beauté?

Tu pleures. Ton doux cœur effarouché s'étonne,
Devinant la saison où meurent les ramiers,
Où les pampres cueillis fermentent dans la tonne.

Sèche tes yeux ! L'orgueil de tes songes premiers
Vivra toujours, gardant ton âme saine et forte,
Comme aux matins d'avril, sous la fleur des pommiers.

Redresse-toi, bravant la tombe et la cohorte
Des abandons et des regrets, lâches bourreaux :
Car c'est un temps meilleur que ta jeunesse porte,

Si, de tes flancs, naît le Poète ou le Héros.

NOCTURNES

NOCTURNE

Le dernier feu s'éteint sur la lande embrumée.
Plus de flamme aux carreaux, aux toits plus de fumée.
La note des crapauds vibre seule et la Nuit,
Sous sa robe de crêpe, endort ce faible bruit.
Les étoiles ne sont pas encore allumées.
Silencieusement, des brises embaumées
Passent sur le sommeil des moissons et des bois.
Une lueur surgit au faîte blanc des toits
Et de taches d'argent sème la terre brune :

Voici qu'à l'orient, là-bas, monte la lune.

SENESCENT MOON

Fleurs des eaux ! Souvenir des bénignes pensées !
Voici que j'ai revu l'étang silencieux,
Immuable linceul des mortes fiancées.

Stagnante sous le deuil des ajoncs soucieux,
La nappe se déroule au penchant des marnières
Où des chariots lents s'enlizent les essieux.

Les rainettes et les mulots, dans leurs tanières,
Dorment au bercement du très vague roulis
Qu'impriment aux flots les haleines printanières.

Sur la brande où, le soir, valsent les *lorelys*,
L'ombre s'étend. Nulle clameur. Plus de murmures,
Sinon, dans les roseaux, la plainte des courlis.

C'est l'heure où, délaissant les secrètes ramures,
Et la grotte aux arceaux de lierre et de houblons,
Les Mantes aux buissons viennent cueillir des mûres.

En robe blanche, par les prés et les vallons,
Elles descendent vers le marais fatidique
Et, sur ses bords fleuris, peignent leurs cheveux longs.

Court mirage! Soudain, la vision pudique
S'évanouit, pareille aux feux follets trompeurs,
Et déserte l'étang qu'une lueur indique.

Dispensatrice des merveilleuses torpeurs,
Tu montes, bleuissant la colline et la sente,
Dans l'azur étamé de confuses vapeurs,

Lune du doux Shakspeare, ô Lune sénescente!

PROSPERO'S ISLAND

L'âme des fleurs lente et subtile
S'exhale sous la lune pâle,
Dans le parc bleuâtre où rutile
La rosée en gouttes d'opale.

Sur l'eau des vasques séculaires,
Les nénufars semblent des jonques
Où la Willis, par les nuits claires,
Chante au soupir voilé des conques :

Au temps où la Fée amoureuse
S'en vient en la nappe dormante
Baigner ses flancs de tubéreuse,
A travers les bouquets de menthe.

C'est le jardin des songes mièvres
Assoupis au vol des phalènes :
C'est le jardin où, sur les lèvres,
Passe comme un frisson d'haleines.

Et, quand les harpes du silence
Ont mis d'accord tous leurs murmures,
Immatérielle, s'élance
Une Voix d'or, sous les ramures.

Aveux d'amours inavouées,
Lamento des Lyres, paresses
Des chevelures dénouées,
Torpeur divine des caresses :

La Voix, la Voix d'or qui s'élève
Suscite, ainsi qu'un zodiaque,
Sur le décor fané du rêve
L'image paradisiaque.

Dans le bleu des tonnelles rases,
Pelouses qu'ennoblit l'acanthe,
Et sur vos fraîches chrysoprases
Glisse l'intangible bacchante,

Voici fleurir, fleurir des roses
Vertes, noires, couleur de flammes,
Pour assoupir nos cœurs moroses,
Pour dorloter nos pauvres âmes.

Et des roses ensorcelées,
Captieuse, meurt la fragrance :
L'on dirait, au fond des allées,
Un musc lointain, exquis et rance.

Le vin d'amour, l'or et le jade,
Et la gloire, et la fleur du saule
Durent si peu ! Le vent maussade
Sur les tombes grises miaule.

Mais les bonnes chansons demeurent,
Et clémentes sont les tempêtes
Aux saintes roses qui ne meurent
Jamais sur le front des poètes.

NOCTURNE

Charmeresse aux pâleurs nacrées,
La lune en fleur de messidor,
Sous les rames enténébrées,
Voltige comme un oiseau d'or.

Lis, tubéreuses, marjolaines
S'enveloppent de parfums lourds
Et nocturnes où les phalènes
Trempent leurs ailes de velours.

Et, du haut des viornes grêles,
Des aulnes au feuillage roux,
Sur l'étang festonné de prêles,
On entend huer les hiboux.

SÉRÉNADE TRISTE

Laisse-moi dormir! que j'oublie
La rancœur de l'amour lointain,
L'ironique et cruel destin
De mon espérance avilie :

Laisse-moi pleurer! Que je lave
L'affront de ton corps radieux,
O sœur inclémente des Dieux,
Toi la prêtresse, et toi l'esclave :

Laisse-moi t'aimer ! Que je goûte
Le *népenthès* de tes baisers
Et qu'en leurs parfums embrasés
Je boive la mort, goutte à goutte.

SONNET

La cloche pleure
Ses pleurs d'argent
Et pleure l'heure,
Au ciel changeant.

Un rêve, un leurre
D'amour nage en
L'ombre qu'enfleurent
Des lis d'argent.

Et, sous les palmes,
Des ailes calmes
Caressent nos

Fronts lourds que grise
La plainte grise
Des pianos.

SONNET

La lune bleuit sur les mousses fraîches,
Semant de clartés les fauves prairies
D'étoiles. Les bœufs dorment dans les crèches.
Des pleurs sur vous, balsamines flétries.

Le silence monte avec les moiteurs
Odorantes des herbes, pâmoison
De corolles sous tes feux protecteurs,
O du rouge été blanche lunaison !

Les belles-de-nuit, jetant leurs haleines,
S'ouvrent au vol lourd des grises phalènes,
La chouette pleure au creux d'une yeuse :

Et, comme aux doux soirs des amours clémentes,
S'exhale dans la nuit harmonieuse
Le parfum aigu des foins et des menthes.

SONNET

Comme un frêle cristal où pleure
La pourpre sanglante du vin :
Comme un timbre d'or pur que l'heure
Fait gémir, sous son pied divin :

Pour nous guérir de la male-heure,
Pour amender l'âcre levain
Du désir, qui toujours nous leurre
De son prestige infâme et vain ;

Pour fuir l'Ennui, morne convive,
Pour susciter les fonts d'eau vive
Qu'implorent nos cœurs aux abois;

Pour enchanter notre détresse,
Eclate votre chère voix
Où s'alanguit une caresse.

IN FAVILLA

Novembre a couronné les arbres morts de givre :
La montagne, d'où les troupeaux s'en vont bêlant,
A revêtu son froid manteau de satin blanc :
Les couchants sont couleur de turquoise et de cuivre.

Et voici qu'ont fleuri les sombres anthémis,
Afin qu'au jour des Morts, sur leurs fosses, les mères
En deuil, autour des croix et des grilles amères,
Jettent avec des pleurs quelques parfums amis.

Une plainte alanguie et tenace marmonne
Sous le couvert des bois jonché de feuilles d'or :
Et, dans nos cœurs lassés où le désir s'endort,
S'élève aussi l'odeur funèbre de l'automne.

SONNET

Toute pâle, comme une sœur,
A la tristesse qui s'oublie
La Lune verse la douceur
Blanche de sa mélancolie.

O Lune pâle qui délie,
Liliale en le soir berceur,
Ta lueur d'opâle appâlie
A la douceur d'une alme sœur.

Verse l'oubli, Sélène blonde!
Et berce, dans la nuit profonde,
Berce les cœurs endoloris.

Lis unique ! Rose trémière!
Sème ton pollen de lumière
Par les blondeurs où tu fleuris.

RÊVE ANTIQUE

STANCES POUR ARMAND SILVESTRE

Les éphèbes au front couronné de verveines
Marchaient à pas égaux sous les platanes blancs;
L'huile des jeux sacrés ruisselait de leurs flancs
Et leurs yeux rayonnaient de la gloire d'Athènes.

Un rêve harmonieux de force et de beauté
Prolongeait autour d'eux l'enivrement des choses
Et le divin Platon, parmi les lauriers-roses,
Leur parlait de sagesse et d'immortalité.

Deux à deux enlacés, à l'ombre des portiques,
Sous l'azur clair, avec des mots mélodieux,
Ils célébraient la forme et l'essence des Dieux
Et le miel s'épanchait des abeilles attiques.

J'ai tenté d'évoquer, aux heures du printemps,
Ces jours extasiés de force et de jeunesse ;
J'ai suivi dans les bois l'implacable Faunesse
Et baisé son visage aux rires éclatants.

J'ai mêlé dans la coupe offerte les dictames
Dont Eros, le dompteur glorieux, m'exalta
Aux philtres abhorrés de l'âpre Symétha :
Candeur ! O les soleils des jours que nous chantâmes !

Puis le soir est venu sans porter à ces chants
Un peu que j'espérais de bonheur et de gloire :
Les lis ont refermé leurs corolles d'ivoire
Et leur âme expirée endeuille les couchants.

Mais je bénis la Lyre, ô Maître, et je l'honore
Pour l'éternel désir que son nom m'a versé,
Pour l'insigne lueur qui dore mon passé,
Pour l'orgueil invaincu de la strophe sonore.

Et je vous dis : Salut ! Nos Dieux vivent toujours !
Rien ne pourra dompter leurs forces renaissantes.
Les Muses aux beaux bras et les Grâces décentes,
Comme au matin du monde, emplissent nos discours.

Chantons comme, autrefois, à l'ombre des portiques,
Les beaux Athéniens aux cheveux ceints de fleurs :
Et retrouvons encore, au milieu des douleurs,
Les sons graves et purs des cithares antiques.

44 7498

LE BUCHER D'HÉRAKLÈS

Comme il avait tordu les sapins séculaires
Et construit un bûcher digne de ses travaux,
Le fils divin de Zeus, le dompteur de chevaux
Héraklès, s'y coucha plein de lourdes colères.

L'âcre douleur mordait ses héroïques chairs,
Des larmes déchiraient son âme abandonnée
En songeant à l'amour de la fille d'Œnée,
La reine Déjanire aux yeux méchants et clairs.

Mais toujours plus épaisse arrivait la fumée,
Et la lune agrandie ensanglantait les cieux :
Des vautours s'appelaient dans l'air silencieux,
Une clameur issait de la nuit enflammée.

Une clameur lugubre où l'homme vénéré,
A travers les frissons du soir mélancolique,
Écoutait des loups noirs la horde famélique
Emplir de hurlements l'Œta désespéré.

LAOCOON

Les serpents furieux venus de Ténédos
Font bruire la mer sous leurs croupes énormes,
Et leurs troncs ondoyants, pareils à des troncs d'ormes,
Émergent en sifflant de l'écume des flots.

Mais le prêtre impassible et ceint de bandelettes,
Sur le sable d'azur marche orgueilleusement :
Et, ne prévoyant pas l'horreur du châtiment,
Ses enfants devant lui portent des cassolettes.

Mais bientôt, enlacés par les infâmes nœuds,
Ils sentent à leur front le venin des reptiles
Et, sous l'horreur des crocs et des baves subtiles,
Se tordent comme au vent les nerpruns épineux.

L'immonde embrassement de plus près les attache :
Groupe horrible! où, debout et maudissant les Dieux,
Le grand Laocoon expire, furieux,
Avec les beuglements d'un taureau sous la hache.

HYMNE A DYONISOS

Litargie orphique

Dans un rhythme correct et pur comme une amphore
J'invoquerai d'abord Iakkhos Thesmophore,

Le Dieu mâle et femelle, et que la noire Isis
Enfanta. Les parfums du temple d'Eleusis

Brûlent pour lui. L'encens, le styrax et la manne
Décorent le parvis interdit au profane.

Et toi qui des combats aimes le bruit sacré,
Evan Bassaréen, je te célébrerai.

Je te célébrerai dans tes gloires énormes,
Dompteur aux mille noms, et sous toutes tes formes :

Soit que, le thyrse en main et des pampres au front,
Les Ménades, autour de toi, dansent en rond;

Soit que ton bras vainqueur arrête les cavales
En rut, ô furibond qui te plais aux cymbales;

Soit que tu prêtes au doux vin resplendissant
L'éclat mystérieux des roses et du sang

(Au vin sonore qui frémit dans le canthare,
Plein d'orgueil et de joie ainsi que la cithare);

Et que la vieille Terre apprenne à ses échos
Le vénérable nom du bienfaisant Bakkhos.

Salut, ô bienheureux jeune homme! Secourable!
Accueille nos présents d'un regard favorable.

O toi dont les cheveux comme de clairs soleils
Fulgurent, induis-nous en de sages conseils;

Et protège le toit de ceux qui, sur la terre,
S'en vont initiant la foule à ton mystère.

HYMNE

Toi le plus beau des Dieux et le seul pitoyable,
Toi seul qui rajeunis l'homme déshérité,
Et laves de tes mains l'horreur inexpiable
Du travail dégradant et de la pauvreté ;

Jeune homme aux yeux pensifs, qui, sur ton char nocturne,
Peux marcher comme Evan traîné par des lions,
Tes lourds baisers, pareils au Léthé taciturne,
Sont experts à calmer toutes rébellions.

Ton pied n'a pas chaussé la knémide sonore,
Le Parnès n'a pas vu voler tes flèches d'or,
Mais, dans l'ombre où le rêve immense peut éclore,
Le Monde douloureux entre tes bras s'endort.

Car l'Univers flétri par la haine et les fièvres
Et qui souffre, oublieux de l'Olympe vermeil,
Depuis dix-huit cents ans, vers toi seul tend ses lèvres,
Comme vers un ruisseau consolant, ô Sommeil!

Pour moi, chanteur épris des extases sans trêve,
Qui m'enivre des bois, du grand ciel et des eaux,
Fais fleurir sur mon front l'irréprochable rêve,
Fais chanter en mon cœur d'invisibles oiseaux.

Effeuille autour de moi les plantes funéraires
Aux jardins de la Nuit éclose sous tes pas,
Les pavots endormeurs, les noires cinéraires,
D'où tombe comme un vin la douceur du trépas.

Afin que, dans l'azur où les heures d'ébène
Des astres fugitifs rallument le flambeau,
Mon âme, dépouillant toute douleur humaine,
Monte se rajeunir aux sources du vrai Beau.

Et je t'adorerai suivant le rit antique,
Jusqu'à l'heure indécise où, du ciel emperlé,
L'alouette dira son matinal cantique
Au soleil radieux du jour renouvelé.

HYMNE ANTIQUE

Hominum Divûmque voluptas,
Alma Venus !

Aphrodité, Déesse immortelle, aux beaux rires,
Qui te plais aux chansons lugubres des ramiers,
Les cœurs mortels par toi vibrent comme des lyres,
Et le Printemps gonfle de sève les pommiers.

Salut, Génératrice auguste de la vie,
Qui courbes à ton joug les monstres furieux,
Qui fais voler la lèvre à la lèvre ravie,
Cypris ! ô volupté des hommes et des dieux !

C'est par toi que, le soir, à l'ombre des allées,
Imbus d'ivresse et de langueur appesantis,
Les éphèbes, sous les ramures emperlées,
Chantent l'hymne vermeil de leurs oarystis :

C'est pour toi qu'effeuillant la pourpre renaissante,
La rose dit au vent son désir embaumé
Et que la vierge apporte, heureuse et rougissante,
Sa couronne et son cœur aux bras du bien-aimé.

Et c'est toi qui, rhythmant les divines étoiles,
Fais tressaillir d'amour le cœur de l'Univers,
Afin que l'harmonie en qui tu te dévoiles
Apprenne aux hommes purs à composer des vers.

Je t'implore, Déesse immense et vénérable,
Soit que, glorifiant les soleils rajeunis,
Sous les myrthes en fleurs et les bosquets d'érable
Tu couvres de baisers les songes d'Adônis ;

Soit que le dur Arès t'enchaîne à sa victoire,
Ou que, domptant les flots, ô Mère des Amours,
La très-sainte Lesbos murmure ton histoire :
Mon encens à tes pieds s'exhalera toujours.

Garde-moi de l'ennui, de la vieillesse immonde
Et, poète vêtu d'orgueilleuse splendeur,
O Reine qui formas et gouvernes le Monde,
Avant tout, garde-moi de l'infâme laideur !

Fais que je tombe dans ma force et ma jeunesse,
Que mon dernier soupir ait un puissant écho,
Et, pour qu'un jour mon âme en plein soleil renaisse,
Que je meure d'amour comme Ovide ou Sappho.

TERCETS POUR PRIER NOTRE DAME

Liturgie catholique.

Mutans Hevæ nomen.

Salut, Etoile de la mer,
Perle unique du gouffre amer,
Blanche sous le flot d'outremer!

Salut, Tour de David, Hostie,
Porte d'or et d'argent sertie,
D'où toute lumière est sortie!

Rose immortelle du Ciel bleu,
Encensoir plein d'un chaste feu,
Salut à toi, Mère de Dieu!

★

O douce ! O clémente ! O soëve !
Par toi fut changé le nom d'Hève :
Qu'à tes pieds notre mal s'achève !

Dame très pure, montre-toi
Notre Mère, et que l'humble foi
Trouve grâce auprès du Christ Roi !

Fais qu'il reçoive la prière
Des pécheurs ! Rends-nous la lumière,
Vierge, et l'innocence première !

SONNET

No me tienes que dar porque te quiera,
Porque, si cuanto espero, no esperara,
Lo mismo que te quiero te quisiera.
THÉRÈSE DE CEPEDA.

Ce n'est pas l'enfer allumé
Ni le paradis qui fleuronne
Par quoi mon sein est animé.
Garde pour d'autres la couronne

Et la gloire qui t'environne
Dans un éternel mois de mai.
Que m'importe cette couronne,
O Jésus ! O mon bien-aimé !

C'est vers le baiser de tes lèvres,
Que pantèle et hurle ma fièvre,
En un abandon sans retour.

Indifférente à toute chose,
Géhenne livide ou Ciel rose,
C'est toi seul que je veux, Amour !

LES AMANTES

Blanches et découvrant sous leurs robes ouvertes
Des torses de déesse et des pâleurs de lis,
Les vierges au grand cœur, sur la pelouse verte,
Offrent au vent du soir leurs reins froids et polis.

Deux à deux s'enlaçant et de baisers couvertes,
Elles tordent leurs corps dans l'ombre ensevelis,
Et l'âme de Sapho de leurs couches désertes,
Comme un souffle divin, fait onduler les plis.

Car le chasseur Erôs que la douleur affame
Se plaît à voir pâmer tous ces beaux seins de femme
Qu'un impossible amour soumet à son tourment.

Et c'est pourquoi, dans Gnide et dans Lesbos la sainte,
Tant de pleurs font bondir les péplos d'hyacinthe,
Et tant de voix, la nuit, hurlent plaintivement.

LA CAVERNE

PLATON, *Reipub.*, lib. VII.

Ceux qui n'ont pu choisir une terre fertile
Pour semer le royal espoir de leurs cerveaux
Cachent dans l'antre où dort la Nuit morne et subtile
Les signes abhorrés de leurs premiers travaux.

Spélunque ! Tous les fous dont la lyre inutile
Ne dira plus l'orgueil prochain des renouveaux
Gisent. Parfois l'éclair bleuâtre d'un reptile
Eclaire brusquement l'horreur de ces caveaux.

Tous sont là, dos courbés, membres lourds, faces ternes !
Les Enchaînés, dans le silence des cavernes,
Prêtent l'oreille aux cris de l'univers vivant :

Mais, pâle et triomphant sur la cime sonore,
Baigné par des lueurs et des frissons d'aurore,
Un pâtre arcadien chante au soleil levant.

HÉLÈNE

Le laboratoire de Faust à Wittemberg.

Des âges révolus j'ai remonté le fleuve
Et, le cœur enivré de sublimes desseins,
Déserté le Hadès et les ombrages saints
Où l'âme d'une paix ineffable s'abreuve.

Le temps n'a pu fléchir la courbe de mes seins :
Je suis toujours debout et forte dans l'épreuve,
Moi, l'éternelle vierge et l'éternelle veuve,
Gloire d'Hellas, parmi la guerre aux noirs tocsins.

O Faust, je viens à toi, quittant le sein des Mères !
Pour toi, j'abandonnai, sur l'aile des Chimères,
L'ombre pâle où les Dieux dorment, ensevelis.

J'apporte à ton amour, du fond des cieux antiques,
Ma gorge dont le Temps n'a pas vaincu les lys
Et ma voix assouplie aux rhythmes prophétiques.

MÉTEMPSYCOSE

Vous souvient-il encor des jours de l'Arcadie,
Lorsque nous nous aimions sous les grands lauriers verts ?
Des pampres rougissaient votre gorge hardie,
Et, la main dans la main, nous récitions des vers :
Vous souvient-il encor des jours de l'Arcadie ?

La tunique aux plis droits moulait votre beauté.
Les rhythmes ioniens sur vos lèvres fleuries
Voltigeaient et, le soir, les ramiers d'Astarté
Groupaient à vos pieds blancs leurs blanches théories.
La tunique aux plis droits moulait votre beauté.

Le mystère des mers dormait en vos prunelles,
Comme une perle éclose au fond des gouffres bleus.
Et le ciel rayonnait de clartés éternelles,
Et vous étiez déesse aux âges fabuleux,
Le mystère des mers dormait en vos prunelles.

Car vous êtes la sœur des lointaines Sapphos,
Prêtresse inviolée aux paroles sonores.
Le Temps a pu coucher les herbes sous sa faux,
Et les tombes verdir, et mourir les aurores :
En vous chante l'orgueil des lointaines Saphos.

En vous brûle un rayon de cette aube première
Où les lèvres en fleur s'inébriaient d'amour,
Où l'azur virginal, dans sa blonde lumière,
Baignait des marbres saints l'harmonieux contour.
Vous souvient-il encor de cette aube première ?

Vous souvient-il encor que vous m'avez aimé,
Près des fleuves sacrés, parmi les lauriers roses,
A l'heure où, coruscant dans l'éther embrumé,
Hesper, le doux soleil, épand ses flammes roses ?
Vous souvient-il encor que vous m'avez aimé ?

O vous, que j'implorai du fond de ma détresse,
Me serez-vous plus douce à rêver qu'autrefois,
Sous le tiède soleil des plaines de la Grèce,
Nos baisers ont fleuri dans l'ombre des grands bois ?
Vous que j'implore en vain du fond de ma détresse !

MARMOREUM CARMEN

Tous les tons les plus doux du blanc, depuis l'opale
Qui se veine d'azur comme un sein plein de lait,
Jusqu'à l'ivoire vert, jusqu'au jaune très pâle
Des nénuphars mourant sur l'étang violet ;

Tous les tons les plus doux du blanc, sur tes épaules
S'abattent, comme un vol d'amoureux goëlands.
La chasteté des lis et la douleur des saules
Ruissellent de ton ventre au bord de tes pieds blancs.

Ainsi tu vas chantant la chanson innommée
Des neiges, du Paros givré de diamants :
Et le sobre contour de ta poitrine aimée
Est un temple fleuri de blancs enchantements.

Seul, tel qu'un chaud soleil baignant une statue,
L'ambre de tes cheveux ondule sur ta chair,
Et de fauves rayons crible ta grâce nue
De baigneuse accroupie au bord des fleuves clairs.

Et cette âpre toison où le désir s'égare
Brûle sur ta beauté comme un rouge flambeau,
Ou comme l'or vermeil dont un sculpteur barbare
Empourpre un marbre grec pour le faire plus beau.

SONNET

Ton col surgit du sein comme une tour d'ivoire,
Jeune homme ! Les anneaux sombres de tes cheveux
Flottent sur sa pâleur, liquides et plus bleus
Que la Nuit aux yeux d'or, en sa robe de moire.

Sous le maigre habit noir, tes flancs purs et nerveux
Des marbres consacrés éternisent la gloire :
Et ta bouche sanglante est le tiède ciboire
Où revit la senteur des chrêmes fabuleux.

Ton beau corps cependant, aux lignes cadencées,
Jamais n'assouvira l'amour des fiancées :
Tes larges yeux, pareils aux gouttes de la mer,

Ne descendront jamais de leurs ciels poétiques
Où rêvent, fraternels, les éphèbes antiques
Et Narcisse au grand cœur qui mourut de s'aimer.

LE CHANT DE GLAUCOS

A Casimir Destrem.

La Mer ! comme elle est bleue, au loin, la mer sonore !
La plaine harmonieuse et que ne déshonore
Jamais le pied tremblant des hommes au cœur bas,
La Mer qui, dans le calme ou dans les durs combats
De la tempête, garde une âme inspiratrice,
La Mer impétueuse et douce est la nourrice
Des Dieux.
La Mer, avec ses écumes, ses cris,
Ses hurlements, ses épouvantes, ses débris,
Est l'auguste mamelle où vient boire le Monde.
Plus que les champs couverts de blés, elle est féconde
Et ses gouffres, au sol de nacre et de coraux,
Ses lames où le vent creuse des soupiraux
Gardent, comme une fleur à tous les yeux ravie,
La fermentation énorme de la vie.

La Mer est belle et semble, au bord du ciel changeant,
Un poisson monstrueux aux écailles d'argent.
La Mer est belle.
Avec amour, le ciel la baise
Quand, sombre ou reluisante ainsi qu'une fournaise,
Elle prête au Soleil l'abîme de ses flots.

La Mer, pour les plongeurs et pour les matelots,
A des sourires clairs et des baisers sans nombre.
Je l'aime !
Cet amour est éclos avec l'ombre,
Avec l'ombre a grandi silencieusement,
Lorsque impubère encore et, près des flots dormant,
Je sentais, à mon front, de ses glauques vallées,
Monter languissamment des haleines salées.

O Thalassa! Thétys ! Calme divinité
Qui règnes dans la paix et dans l'immensité,
Bienfaisante ! si j'ai rêvé ce chaste rêve
De m'incarner en un dieu des eaux, sur la grève,
Moi qui, pasteur, paissais, jadis, au pied des monts,
Les farouches troupeaux nourris de goëmons,
C'est pour m'unir à toi, Déesse ! O Bienheureuse !
Qui te montres et fuis, quand la vague se creuse,
Avec tes seins de perle et tes squammes d'or vert.
Oui, je veux m'élancer dans le gouffre entr'ouvert,
Comme les goëlands et comme les poètes.
A force d'écouter la plainte des mouettes

Qui se bercent, au loin, blanches sur les flots bleus,
Mon cœur est plein de fièvre et de désirs houleux.
Tel un ormeau que la tempête déracine,
Je penche vers le glauque azur qui me fascine,
Mes jours vers Thalassa courent comme un torrent.

Ce soir, je descendrai sur la grève, implorant,
A l'heure d'or où Séléné touche les cimes,
Votre clémence, Déités des purs abîmes.
Là, dépouillant les jours et les espoirs déçus,
Lentement, j'ôterai ma robe de byssus;
Le souffle de Thétys gonflera mes narines
Et je m'endormirai sous les algues marines.

Toi qui, vers ton déclin, marches, éclaboussant
L'azur de clairs métaux couleur d'ambre et de sang,
Maître du jour et de la flamme expiatoire,
Titan dont les Saisons affirment la victoire,
Juvénile dompteur qui te plais aux travaux
Glorieux de tes blancs et féroces chevaux,
Hypérion ! Soleil ! Archer ! Roi des espaces !
Je te salue encore, avant que tu t'effaces
Et que la molle Nyx ombre le ciel vermeil :
Je ne te verrai pas, demain ! Salut, Soleil !
A présent, reçois-moi dans tes ondes tentantes,
Déesse au péplos bleu !
Les tiges palpitantes
Des blêmes tamaris déclinent vers les bords.

Telle descend vers toi l'âme des enfants morts
Dans le désir de ton étreinte insidieuse.

Je vais à toi !
Pourtant, sous le frêne et l'yeuse,
Des vierges aux bras purs, belles comme tes eaux,
Entrelacent leurs chœurs à l'ombre des roseaux ;
Mon chien noir garde encor mes génisses sauvages,
Et, dans la plaine, loin de tes mornes rivages,
Il est un toit discret, de pampres embaumé,
Où je peux abriter mes jours, sûr d'être aimé,
Une maison tranquille où, sous les vignes blondes,
Voltigent, par essaims, les abeilles fécondes,
Où ma mère, ce soir, en m'apprêtant ses bras,
Regardera longtemps si je ne reviens pas.

SIX BALLADES ÉLÉGIAQUES

BALLADE SUR LA LOUANGE DU MOIS D'AOUT

Cettuy matin, casqué de feu vermeil
Et secouant sa chevelure blonde,
Au ciel d'azur triomphe le Soleil.
Archer béni qui perce et qui féconde,
Le jeune dieu vainqueur de l'Ombre immonde
Épanouit les lis au pur contour,
Les dahlias fauves, couleur du jour,
Avec la rose amène d'Aphrodite.
Or, pour mieux faire au Soleil notre cour,
Fleurissons-nous d'un brin de clématite!

Dame très pure en benoît appareil,
Près du Lion étincelant qui gronde,
Sous un chapeau de nacre et de vermeil,
L'unique Étoile où notre espoir se fonde
Penche vers nous sa beauté sans seconde.

Psaltérions, sambuques et tambour !
Un Ange blanc, radieux troubadour,
Aux quatre vents de l'aurore accrédite
La Maison d'or et l'éburnale Tour.
Fleurissons-nous d'un brin de clématite !

Sur le galet qu'empourpre son orteil,
Vénus jaillit de la houle profonde.
Les cygnes blancs amoureux du sommeil
Et les chevaux tempêtueux de l'onde
Suivent la Reine adorable du monde.
Cherchons au loin une caverne pour
Briser ses lacs, et que gémisse autour
Un pleur tombant de chaque stalactite :
Voici la Mer plus vaste que l'Amour !
Fleurissons-nous d'un brin de clématite !

ENVOI

Princesse, honneur aimé de ce séjour,
Cuidant, hélas ! vous fêter à mon tour,
Je fis ces vers (l'audace n'est petite !).
A vous liesse et bonheurs sans retour :
Fleurissons-nous d'un brin de clématite !

BALLADE MYSTIQUE

SUR LA DOUCEUR DE PAUVRETÉ

Par les chemins où croît l'épine affreuse,
La Vierge aux maigres flancs, la Pauvreté,
Malgré Douloir qui sa paupière creuse
Et Malefaim debout à son côté,
Franchit sans peur le roc ensanglanté.
Car elle sait, la Dame tutélaire,
Quel vêtement de gloire, et quel salaire,
Et quels joyaux faits des pleurs anciens
L'investiront d'une gloire stellaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Un astre dort sous guenille poudreuse.
Amour sans fin, éternelle Beauté,
Vont rajeunir ta face, bienheureuse
Reine du simple et du déshérité !
Sur les parvis d'azur, en la Cité

Qu'un blanc soleil immarcessible éclaire,
Tes pieds lassés par la fange et par l'erre,
Malgré les cris des vils pharisiens,
Se poseront comme un aiglon sur l'aire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Donnez la rose avec la tubéreuse !
Et le Poète aussi, tant molesté,
Verra finir sa course douloureuse
Au matin bleu de l'Immortalité.
Son fier désir, à présent exalté,
Resplendira sur sa face très claire.
Pour ce dolent accoiter et complaire,
Des chœurs épris d'Anges musiciens
Diront ses vers à l'Agneau jubilaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

ENVOI

A Paul Verlaine.

Prince des vers si doux, le scapulaire
Et l'humble froc, chez tels béotiens,
Ebaudit un mufle patibulaire.
Mais toi, sans peur, sans feinte, sans colère,
Sois de ton Dieu l'éternel vexillaire,
Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Septembre 1892.

BALLADE

POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE PITIÉ

A Alfred Vallette.

Vieux pèlerin aux jambes mutilées,
Courbe la tête et vois grandir le soir.
Le crépuscule obombre les allées
Où ta jeunesse, en riant, vint s'asseoir
En des bosquets de myrthe et d'azalées,
Près des grands lis aux parfums d'encensoir.
Les lis sont morts. Les roses diffamées,
S'échevelant au gré du vent moqueur,
Pleurent le deuil des lointaines Aimées.
La Nuit descend. Pour guérir ta rancœur,
Avant que soient les ténèbres fermées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur!

Les Thalestris et les Penthésilées,
Nymphes d'orgueil que tu crus émouvoir,
Et ce laurier des Victoires ailées,
Ton rêve, meurt dans la nuit sans espoir.
Une hideur sort des plèbes foulées,
Comme le vin qui gicle du pressoir.
Sous le talon assassin des Armées
Par qui le dol tortueux est vainqueur,
Le sang humain exhale ses fumées,
Et, réjoui par la sombre liqueur,
Le Prêtre boit à lèvres enflammées.
Cherche un autel où suspendre ton cœur!

Aux cieux amis où s'en vont les galées,
Sur la mer blonde et verte, pur miroir,
Partent aussi nos amours esseulées.
Rires, baisers d'antan, frais reposoir
Des jeunes bras, lèvres ensorcelées
Qui nous dictaient le Rhythme et le Devoir!
Novembre hurle et geint sous les ramées :
Voici l'automne et sa morne langueur!
Dans un linceul de regrets embaumées,
Triste et menant le funéraire chœur,
Le chœur plaintif des Sœurs et des Amées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur!

ENVOI

Pitié ! vers toi, de justice affamées,
Pour conquérir le calme et la vigueur,
S'élèveront nos âmes ranimées.
Reine aux doux yeux des foules opprimées,
Bravant du sort l'infamante rigueur,
Je t'ai bénie, et voulue, et nommée
L'unique autel où suspendre mon cœur.

BALLADE SOLNESS

POUR LE 78e ANNIVERSAIRE D'HENRIK IBSEN

« SOLNESS. — Une tour ! Que voulez-vous dire ?
« HILDE VANGEL. — Je pense à quelque « chose qui s'élève... qui s'élève libre- « ment dans les airs. »
HENRIK IBSEN : *Solness le Constructeur.*

Dans le cloaque aux herbes pestilentes,
Gonflé d'orgueil, de boue et de venin,
L'impur Dragon nage à travers les plantes.
Pour abriter le Difforme et le Nain,
La plaine grasse a plus d'un lieu bénin :
Caserne, bouge, hôpital ou chaumine.
Entrez, les gueux, en loques, en sarraux,
Bétail humain dompté par la famine !
Pourtant, voyez ! Par les airs sidéraux,
Monte, en plein ciel, droite comme un héros,
La claire Tour qui sur les flots domine.

Une Princesse aux lèvres consolantes,
Rôdeurs blessés, y conduit par la main.
La voix se tait des foules insolentes
Près de la Dame au geste surhumain.
Venez goûter l'espoir du lendemain

A ses genoux ! Que vers elle chemine
Le Peuple exempt des geôles, des barreaux !
Un souffle tiède éclot la balsamine
Et Floréal jase emmi les sureaux :
Car le soleil dore, en tous ses vitraux,
La claire Tour qui sur les flots domine.

Eldorados, Icarie ou Salentes,
Fuyons cet air opaque et saturnin.
Plus de mensonge ou de guerres sanglantes :
Carguons la voile et rompons le funin !
Là-bas, ainsi qu'à l'aube, un Apennin,
Du Temple neuf la crête s'illumine.
Prêtres abjects, rois, soudards ou bourreaux,
Juges, souillant de leur honte l'hermine
Et de la foudre attisant les carreaux,
Voici, loin des gredins et des marauds,
La claire Tour qui sur les flots domine.

ENVOI

Vienne ton jour, Déesse aux yeux si beaux,
Dans un matin vermeil de Salamine !
Frappe nos cœurs en allés en lambeaux,
Anarchie ! ô porteuse de flambeaux !
Chasse la nuit ! écrase la vermine !
Et dresse au ciel, fût-ce avec nos tombeaux,
La claire Tour qui sur les flots domine !

BALLADE SURANNÉE

DE

LA CONSOLATION AUTOMNALE

Tu le connais, ô toi qui fus ma mie,
Ce parc hautain jonché de feuilles d'or,
Où du couchant la lueur accalmie
Incendiait les arbres en décor,
Et les appels nostalgiques du cor,
Et tout le soir d'octobre, et les feux roses
Parmi la Seine aux lointains gracieux,
Et ces parfums de mousses, et les choses
D'autrefois qui montaient dans nos adieux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

Rose de Mai qu'a l'automne blêmie,
Où respirer tes effluves encor?
Luths, violons, musette et chalemie,
Sous les pins noirs, ont cessé leur accord.
La vigne pend au souffle aigu du nord.

Comme un Géronte imbécile, tu causes,
Vieil Aquilon, par le bois spacieux,
Et, déchaînant les Hyades moroses,
Un lourd brouillard se traîne dans les cieux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

Le Temps déjà, furieuse Lamie,
Des cœurs aimants ruine le trésor,
Sans épargner beauté ni preud'homie.
Cassandre vient qui remplace Lindor.
Adieu les jours fervents de thermidor !
Adieu Lignons, Cythères et Formoses !
Vendange est faite aux ceps délicieux.
Le Souvenir bougonne quelques gloses
Et peint d'azur ses frêles camaïeux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

ENVOI

Prince d'amour, quand, leurs pennes décloses,
Stryges, corbeaux et chats-huants soyeux
Voltigeront, secouant des névroses,
Tourne-toi vers le printemps de ses yeux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

BALLADE ÉLÉGIAQUE

POUR LE MOROSE APRÈS-MIDI

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées.
MALHERBE.

Je veux m'enfuir sous les branches pucelles
Où du Printemps ardent les clairs midis,
Ephèbe-dieu, Soleil, quand tu ruisselles
Dans les rameaux de parfums alourdis !
Je veux m'enfuir loin des temples maudits,
Loin de la plèbe immonde et forcenée !
Voici finir la chaste matinée,
Avril, au bois, montre ses jeunes flancs.
Vous, cependant, comme aux soirs d'hyménée,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs !

Les archiluths, et les violoncelles,
Et les hautbois aux timbres assourdis,
Mystérieux, disent les noms de celles
Qui m'apportaient les roses de jadis.
Bleus souvenirs des lointains paradis,

Embellissez la fin de ma journée!
Que soient par vous mes tempes couronnées,
Et, dans l'accord des rythmes nonchalants,
Pour me conduire aux Iles Fortunées,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs!

Vers l'occident fusent des étincelles.
Ce dernier jour des jours que tu perdis,
Mon cœur, décline, hélas! et tu chancelles.
Meure l'orgueil de tes songes hardis!
Cesse tes chants, églogues ou bardits!
Au loin s'en vont Eros et Thyonée :
Plus d'arc-en-ciel pour ta vigne égrenée,
Le vent s'épeure et pleure en cris dolents!
— Ah! si la fleur suprême n'est fanée,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs!

ENVOI

Amour, qu'aima Celle de Mantinée!
Amour, Seigneur de nos désirs tremblants!
Sur les remous glauques des cyanées,
En plein azur, montent les goëlands.
Telle, vers vous, notre âme abandonnée :
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs!

LA FORÊT

LA FORÊT

DRAME LYRIQUE EN DEUX ACTES [1]

(*Fragments.*)

A Pedro Gailhard.

...Caligantem nigra formidine lucum
Ingressus.

Georgica, lib. IV.

DRAMATIS PERSONÆ

PIERRE, bûcheron.

JEANNE, sa femme.

NEMOROSA.

CHŒURS : Follets, Dryades, Elfes, Esprits des eaux, la Procession.

Décor

Une clairière en juin dans un bois de féerie. Au loin, sous les branches d'où pleuvent des ombres vertes, les sentiers confus tracés par les bûcherons et les troupeaux se devinent parmi l'entrelacs des ronces, des clématites et des vignes-vierges. Toutes sortes de plantes grimpantes, houblon, douce-amère, couleuvrée, se tordent au fût des baliveaux, forment avec les jeunes arbres une sorte de rempart qui défend l'accès d'une pelouse tout unie où viennent aboutir les chemins imprécis de la forêt. A droite du spectateur, un étang signalé par des iris et des sagittaires, borné, au fond, par un

(1) Musique de M. A. Savard.

voile de roseaux. C'est la *Mare aux Fées*. Des rocs, çà et là, fleuris de bruyères naines, reliés entre eux par des fougères mâles et des arbustes épineux. Mais, dominant le taillis, les rocs et les eaux mortes que l'on entrevoit, des arbres gigantesques, circonscrivent l'horizon, étalant jusqu'aux frises leurs impénétrables rameaux. Ce sont les essences forestières : chênes, hêtres, ormeaux, frênes et châtaigniers; puis, vers l'étang, des aulnes, d'un vert si profond qu'ils paraissent noirs. Par place, des bouleaux, des peupliers blancs, des tilleuls argentés mettent une pâleur délicate. Des viornes croissent dans la terre humide, cependant qu'un saule pleureur s'échevèle sur l'étang. Au fond, vers la gauche, une haie de rosiers grimpants surplombe la route en contre-bas, ferme de ce côté la perspective sous un rideau jaune, rose.pourpre et blanc de fleurs épanouies. A gauche, un sentier praticable descend vers le *proscenium*. La lumière gris verdâtre éclaire faiblement les objets. Une musique très douce qui décroît à mesure que le jour se lève indique le chant des Hamadryades, le thème des Nixes et des Follets, tandis que les rumeurs terrestres s'affirment avec plus d'intensité. Le bourdonnement du travail humain passe à travers le calme de la forêt. Des oiseaux chantent. Le jour se lève peu à peu.

PREMIER FRAGMENT

CHŒUR DES DRYADES

Suspends tes coups ! Arrête
La hache déjà prête ;
Bûcheron discourtois,
Entends nos voix !

Entends nos voix encloses
Dans les rouvres moroses,
Dans les frênes et les
Ifs violets.

Ecoute ! cette haleine
D'ambre et de marjolaine,

Ce gracieux parfum
De l'iris brun,

L'odeur amère et douce
Des ajoncs, de la mousse,
Des grands lis, des rosiers
Et des fraisiers,

Ces baumes, ces dictames,
Pâtre ! ce sont les âmes
Offertes à tes vœux
De nos cheveux !

Dessous la rude écorce,
Un cœur palpite à force
Et, par l'aubier tenus,
Deux beaux seins nus.

Que la forêt ne meure !
Epargne la demeure
Des oiseaux bocagers,
Des cerfs légers.

Arbres, têtes sacrées,
En tout temps révérées,
Le bois mystérieux
T'offre ses dieux.

Il t'offre l'ambroisie
Et la troupe choisie
Des nymphes aux yeux pers,
Sous les couverts

Où, dans la nuit sereine,
Les grillons et les raînes
Mêlent à leurs accords
Des timbres d'or.

DEUXIÈME FRAGMENT

NEMOROSA

..... Tu ne porteras pas la main sur la forêt!
Ignorant, jusqu'ici, les pièges, les secrets
Du lieu divin, tu n'en connais que les voix douces.
Nous t'aimions! Mais sais-tu quels pas courbent les mousses
Quand la lune fumeuse et tragique descend,
Tête coupée, à l'horizon, quels flots de sang
Empourprent les taillis obscurs et les bruyères
Quand, au bord du ruisseau, les blêmes Lavandières
Frappent de leurs battoirs le suaire des morts,
Quand l'Ondine équivoque et le Nain aux pieds tors
Vont arrachant les mandragores impudiques?
Les bois sacrés sont pleins de choses fatidiques
Et d'embûches pour qui les profane.

PIERRE

Tu crois,
M'intimider avec des paroles. Chansons
De Fée et vous, appels des nuits solliciteuses
Que l'on entend parfois au crépuscule, mon
Orgueil se rit de vous et des brouillards funestes
Où s'égarent encor pâtres et vagabonds.
La forêt appartient à l'homme. Je suis roi
Des Nymphes et des Dieux qui vivent sous l'écorce.
Place à l'homme porteur de la cognée!

NEMOROSA

Esprits
Des buissons, des halliers, des fontaines dormantes
Sous les myosotis et les nymphéas ! Mantes,
Guetteuses, vers le soir, des taillis mal famés !
Dames blanches ! Lutins ! Ondines, qui tramez
Pour le lac assoupi des écharpes de brumes !
Khobolds, forgeant le fer et l'or sur vos enclumes !
Nixes, qui dérobez, au fond des clairs bassins,
Parmi les nénufars, la blancheur de vos seins,
Vos seins pareils comme eux à des coupes d'albâtre !
Salamandres ! Ondins ! Laisserez-vous abattre
La sylve maternelle où furent vos autels ?

PIERRE .

Que dis-tu ?

NEMOROSA

Les esprits entendent mon appel.

Une rumeur approche ; des cris bizarres, des miaulements, des rires étouffés. En même temps que la musique en devient plus nette, le jour, peu à peu, s'assombrit. Des éclairs livides ; parfois, un roulement d'orage. A travers les arbres, flamboie et tombe la lueur verdâtre des Follets. Vague et flottante d'abord, leur mélodie éclate sur les bruits épars dans l'ombre.

CHŒUR DES FOLLETS

Dans le bois en feu,
Papillonne un bleu
Phosphore.
Au chant des grelots
Bondit main galop
Sonore.

Profil de rebec,
Membres tortus, bec
De cane,
Sifflotant leurs lais
En chœur,les follets
Ricanent.

Les chauves-souris
Mêlent à leurs cris
Des plaintes,
Quand, sous les buissons,
Les fulgores sont
Eteintes.

Sur la brande en fleur,
L'essaim querelleur
S'élance,
Et des verts marais
Déchire le frais
Silence.

Au bord du fossé,
Voyageur lassé
Qui doutes,
Suis nos lampes d'or !
Vers l'ombre et la mort,
En route !

NEMOROSA

Jeune homme ! la forêt s'est peuplée à ma voix
D'Etres mystérieux et redoutables. Vois !
Le Feu, l'Air et les Eaux, la Terre, ont des génies
Par qui bientôt seront tes audaces punies ;
La Source dans les joncs babille méchamment.

CHŒUR DES ELFES

Toi qui passes dans la nuit,
Inquiet au moindre bruit,
Vainement tu te dérobes.
Sous la lune du printemps,
Court, aux francs-bords de l'étang,
L'ourlet mouillé de nos robes.

Verveines, épis barbus !
Suis, par les sentiers herbus,
Le vol des robes nacrées.
Nous dansons comme un oiseau
A la pointe des roseaux
Et sur les reines-des-prées.

La sauge est en fleurs ! Suis-nous !
Viens dormir. Les lits sont doux
Que fleurissent des pervenches.
Passe tes bras à mon col,
Tandis que le rossignol
Pleure sous les vertes branches.

PIERRE

Je brave leur colère et tes enchantements.

NEMOROSA

Par pitié pour toi-même, arrête, sacrilège !
Epargne la forêt sainte qui te protège,
Douce comme l'aube et calme comme le soir.
Suspends ton crime, un jour encore ! Viens t'asseoir
Près de l'ormeau qui t'accueillait aux heures chaudes.
Rappelle-toi le bon dormir et l'émeraude
Palpitante du vert feuillage, en plein été.

PIERRE

Non ! d'un cœur valeureux et d'un bras conforté,
Je porterai la hache au cœur de ton mystère.
Place au Travail ! C'est lui qui règne sur la terre.
O Nymphe ! devant lui disparais à ton tour.
Je brave ton courroux.

NEMOROSA

Braveras-tu l'amour ?
Frappe, si tu le veux, mais non pas sans m'entendre.
Je t'aime, le sais-tu ? d'un amour fauve et tendre,
Homme qui chez les Dieux par moi seras admis !
Mes arbres, mes halliers, mes gaults te sont amis.
Je t'ai versé le baume enivrant de mes feuilles,
Rappelle-toi ! L'amour terrestre que tu cueilles
Loin de moi, c'est par moi qu'a fleuri sa vigueur.
Je t'aime ! Prends ma bouche et mes seins ! Prends mon cœur !
Prends-moi ! Buvons le flot de la sève épandue.
Je t'aime ! Fais que soit ma prière entendue,
Amant roi qui, dans l'ombre où j'espérai longtemps,
Vas unir ta jeunesse à mon divin printemps,
Et, plus beau, quitte enfin du labeur qui ravale,
Essaimer en mes flancs la race triomphale
Des poètes et des guerriers libérateurs.
Suis-moi dans les bosquets pleins de chaudes senteurs.
Il est des coins perdus que nul rayon n'éclaire.
Là, sous un dôme épais de branches tutélaires,
Vierge dénouant pour toi mes ceintures, l'or
De mes cheveux pareils aux blés de messidor

Embaumera d'été les campagnes prochaines.
Viens ! nous aurons des fils nobles comme des chênes,
Fermes et doux, prenant les hommes en pitié.
Tu vivras dans la paix silvestre, délié
Des vains soucis, des lois, des Dieux, libre, sauvage,
Et couronné de fleurs, et hors de l'esclavage
Qui dompte sous le joug tes frères insensés.

PIERRE

O Reine de mes premiers vœux ! Fée entrevue
Dans la brume lointaine et dans les jours passés !
Toi qui fuyais comme la nue,
Mon impalpable amour, est-ce toi ? Viens ! endors,
Emporte-moi dans tes bras ! Viens ! Transmue
En douceur les regrets d'autrefois, le remords,
Tout, jusqu'au souvenir de l'œuvre interrompue !

Enchante l'heure qui s'enfuit !
Emmène-moi sous les ombrages
Divins où s'apaise le bruit
Des hommes ! Endors mon courage
Dans le repos d'une éternelle nuit !

Enlace-moi de tes ronces, de tes lianes !
Fais que je m'enracine au fond du bois, ainsi
Que tes chênes sacrés, ô sœur de Viviane,
Guéris-moi du labeur et de l'humain souci !

NEMOROSA

Il est à nous ! Liez ses bras de vertes chaînes,
Lierres vagabonds, roseaux, volubilis,

Viens, ô mon bien-aimé ! t'asseoir parmi les lis
Et les pâles rameaux des languides troënes,
Sur les mousses en fleurs de la grotte prochaine
Dans la nuit éternelle où je règne !

Pendant ces derniers vers on perçoit, confus d'abord, puis croissant peu à peu, les cantiques de la procession. Elle approche. Les voix s'enflent. Bientôt le chœur s'engage par le sentier caché sous la haie de rosiers. Dominant sur le plain-chant des hommes et des femmes, très distinctement, la voix de Jeanne.

LES PROCESSIONNAIRES

Virgo singularis,
Inter omnes mitis,
Nos, culpis solutos
Mites fac et castos !

PIERRE

Ecoutez,
Dans l'arôme des chèvrefeuilles emportés,
Ces hymnes, cette voix qui montent comme l'aile
D'un ramier fugitif par le veneur blessé,
En quête d'un nid plus fidèle.

LES PROCESSIONNAIRES

par intervalles plus ou moins rapprochés, à la manière d'une troupe qui évolue et se déplace en chantant.

Monstra te esse matrem !
...Funda nos in pace,
Mutans Hevæ nomen !

Les voix s'éloignent, décroissent avec lenteur.

PIERRE

Nymphe, retourne seule aux bois des fiancés
Où pleut sur le gazon une lueur diffuse.

Un autre amour a pris mon cœur. Il se refuse
A trahir celle qui m'attend à mon foyer.
Laisse ! crainte ou désir jamais n'ont fait ployer
Le cœur d'un homme droit fidèle à sa promesse.

NEMOROSA

Donc, tu mourras, vivant d'un jour, toi que rabaisse
Une stupide amour au niveau des humains.
Redoute cependant le bois obscur !

PIERRE

Ma main
T'aura, ce soir, domptée, ô Dryade ennemie.

NEMOROSA, à part.

Ce soir ? Pour égayer son épouse endormie,
Il lui dirait ma honte et mes douleurs ! non pas !
C'est ici, bûcheron, que se bornent tes pas.

A Pierre.

Adieu donc et sois pardonné !

Sur un geste qu'elle fait, des Ondines en robes perses, les cheveux emmêlés de sagittaires et de calthas en fleurs, tendent à Pierre une coupe de nacre épanouie en forme de lotus.

Je te convie !
Bois en signe de paix, bois ce philtre de vie
Où la sève laiteuse unie aux miels nouveaux
A mitigé le suc ténébreux des pavots.

Pierre boit distraitement sous les regards de Nemorosa qui suit avec une attention perfide chacun de ses mouvements. Quand la coupe est vide, appuyée au tronc d'un platane, peu à peu, Nemorosa se confond avec lui, cependant que les Fées des Eaux forment un cercle autour de Pierre, l'enveloppent de leurs ceintures, de leurs

écharpes dont le tournoiement ondule sur son front, pareil aux vapeurs bleuâtres qui flottent sur les abîmes, dans les soirs d'été.

CHŒUR

ESPRITS DES EAUX

L'étang d'un bleu froid dort parmi les herbes,
Sous le noir plantain et le souchet vert.
On dirait, parmi les roseaux superbes
Et les saules nains, un œil entr'ouvert.

Le soleil couchant verse des feux roses
Sur l'eau morte où croît le blanc nénufar,
Où le vent moqueur effeuille des roses:
Valsons! Il est tard.

Nous savons les mots dont le cœur s'étonne,
Comme un air d'amour fredonné tout bas.
En les écoutant, par les soirs d'automne,
Le petit berger ralentit ses pas.

La hulotte pleure; improuvant nos danses,
Le hibou revêche a fait ses gros yeux :
Mais la lune d'or se meut en cadence
Et rit dans les cieux.

La nuit est d'argent, la source limpide,
Les Elfes d'amour tendent leurs beaux bras :
Suis près de l'étang la ronde intrépide,
Entre dans le chœur ! Viens, tu resteras.

LA PROCESSION dans le lointain.

Chorea casta virginum,
Vos, purpurati martyres,
Orate pro nobis!

Les voix décroissent lentement. Derrière le bûcheron, les Dryades

peu à peu se sont groupées. A leur signe, des arbres ont envahi la scène, végétant sous les yeux du spectateur, étendant leurs frondaisons, intriquant leurs rameaux, joignant à gauche la haie de rosiers. Il ne reste d'espace libre qu'au bord de l'étang. La Dryade mystérieuse du Cyprès a rejeté son voile. C'est, drapée du suaire des trépassés, la Mort pâle et souveraine. Sur un geste qu'elle fait, les Esprits des Eaux sortent du marécage, s'empressent autour de Pierre, forment un cercle infranchissable, saisissent les mains du bûcheron et le mènent vers l'étang. Pierre s'est laissé conduire sur les bords de l'eau bleuâtre. Les roseaux s'écartent lentement. Il suit la ronde légère des Nixes, des Ondines, sous les regards méchants des Esprits forestiers. La ronde passe et tourbillonne sur la nappe miroitante. Fasciné, Pierre avance, mais à peine pose-t-il le pied sur la berge, que le sol manque sous ses pas. Coups de tonnerre. Obscurité. Des formes rampantes, nains verdâtres, crapauds monstrueux, spectres de noyés dans leur linceul humide, viennent du bois ou sortent du marais. Dans la nuit où se confondent les broussailles et les arbres on devine encore sous le fût blanchâtre du platane, implacable, vengée et satisfaite, Nemorosa, qui regarde les yeux tout grands ouverts.

PIERRE s'est repris. Il lutte désespérément contre les fantômes qui s'efforcent de le plonger dans le marais.

A moi ! Je ne veux pas mourir sous l'eau mauvaise !

LA PROCESSION, au loin.

Sancta Maria!

VOIX DE PIERRE

Grâce !

LA PROCESSION

Ora pro nobis!

LA MORT, à PIERRE

Baise

Le sourire mortel des Nixes, bûcheron.

VOIX DE PIERRE, s'affaiblissant.

Je meurs !

La Procession, très loin : *Sancte Petre, apostole !*

VOIX RAILLEUSE D'ONDINE

Les chants pieux nomment ton saint patron :
Appelle à l'aide !

VOIX DE PIERRE, défaillante.

A moi !

LA MORT

La paix est revenue.
Donnez à la forêt une face inconnue,
Dryas !

LA PROCESSION, voix à peine distinctes.

Ora pro nobis!

VOIX D'ONDINE

Une femme vient,
Silence !...

JEANNE, entrant.

Pierre !

VOIX DE LA MORT, à présent cachée.

Il est en repos, il dort bien.

JEANNE

Pierre !

Rires indistincts dans la forêt.

J'entends des cris et des rires en fête.
Pierre ! Mais non ! Je m'égare encore. Ma tête
S'affole. Ce n'est pas ici que j'ai laissé

Mon Pierre, ce matin. Où donc ai-je passé?
Pierre!

Écho.

Pierre...

JEANNE

L'écho s'émeut et rit dans l'ombre...
J'ai peur...

VOIX

Pourquoi venir lorsque le bois est sombre?

JEANNE, terrifiée.

Oh! ne te cache pas, Pierre! Il s'est endormi.
Mais où donc?

Elle trouve la cognée et, subitement illuminée.

Sa cognée! Ah! le bois ennemi
Le cache! Elles l'ont pris, les Nymphes du bocage?
Je veux savoir!

Elle marche résolument vers un groupe d'arbres qui viennent vers elle et la repoussent.

VOIX

Va-t'en!

JEANNE

Pierre!

VOIX

Il serait plus sage
De suivre le chemin où croît l'aulne et l'osier,
Vers le hameau. Va, pars! sans plus te soucier
De la forêt.

JEANNE, s'exaltant par degrés

J'ai peur! je ne suis qu'une femme,
O Forêt! — mais demain, j'en atteste mon âme,
Des coups mieux assurés te frapperont au cœur,
Homicide forêt dont le rire moqueur
Insulte au désespoir des tendresses humaines.
Le travail roi dominera sur tes domaines.
A la place des bois et des étangs pervers,
Les grands blés frémiront dans les champs. Les prés verts
Naîtront sur tes débris, afin que soit vengée
La mère douloureuse et l'épouse outragée.

VITRAUX

Solve vincla ! fuge lemur !
Amore nunc foveamur .
Per te, virgo, virginemur.
L. T.

Repose-toi, mon cœur, après la tâche faite,
Et, sachant les douleurs dont tu voulus mourir,
Goûte le miel d'après midi que va t'offrir
Celle de qui les yeux sont ta dernière fête.

Repais-toi de l'or clair où dorment ses cheveux
Et de sa voix où chante une lyre suprême;
Voici l'amour et le pardon ! Reçois le chrême
Pacifiant de ses angéliques aveux.

Que t'importe l'orgueil saignant par vingt blessures
Et hurlant comme un loup tombé sous les épieux,
Si tu la vois enfin, l'amante aux bras pieux
T'offrant le renouveau de ses tendresses sûres !

Que t'importe l'hiver, sinistre compagnon
De la tristesse indéfectible qui te navre !
N'est-elle pas la verte Atlantide et le havre
Où tu reconnaîtras le pays de Mignon ?

Les passions et les dégoûts mènent leurs courses.
Que t'importe, mon cœur, ce banal évohé !
Tu sais qu'elle est pareille aux fonts de Siloë
Qui changeaient en douceur l'amertume des sources.

Tu sais qu'elle a gardé l'inaltérable espoir
De ta jeunesse, et sa ferveur, et qu'autour d'elle
S'épanouit l'éclat d'un automne fidèle
Et nage le parfum alangui d'un beau soir.

VITRAIL

A José-Maria de Heredia.

Un crépuscule d'or baigne le sanctuaire.

Dans la nef où s'inscrit l'orgueil obituaire
Des châsses, les prélats d'ivoire et de granit
Joignent leurs mains que fit un dévot statuaire.

Tenant la crosse avec le *sigillum* bénit,
Les Anges éplorés se voilent de leurs ailes,
Près des enfeus royaux dont l'albâtre jaunit.

Sur des coussins de marbre noir, les damoiselles
S'agenouillent, un long rosaire entre leurs doigts,
Blondes, parmi les lis, Amour, que tu cisèles :

Ce pendant que, le front cerné d'amicts étroits
Et susurrant une oraison mélancolique,
Des moines sont pâmés à l'ombre de la Croix.

Un soir de flamme et d'or hante la basilique,
Ravivant les émaux ternis et les couleurs
Ancestrales de l'édifice catholique.

Et soudain — cuivre, azur, pourpre chère aux douleurs —
Le vitrail que nul art terrestre ne profane
Jette sur le parvis d'incandescentes fleurs.

Car l'ensoleillement du coucher diaphane
Dans l'ogive où s'exalte un merveilleux concept
Intègre des lueurs d'ambre et de cymophane.

Les douze Apôtres, les cinq Prophètes, les sept
Sages, appuyés sur les Vertus cardinales,
Se profilaient en la rosace du transept.

Améthystes ! Béryls ! Sardoines ! Virginales
Émeraudes au front chenu des Confesseurs,
Montrant le Livre où sont inscrites leurs annales.

Les Martyrs en surplis d'écarlate, les sœurs
Marthe et Marie aux pieds du Maître qui s'incline
Et le vol blanc des Séraphins intercesseurs.

Bernard dans les vallons, Benoit sur la colline;
Les Sibylles qu'Arnaud de Moles attesta,
Près du Roi Christ féru du coup de javeline.

Et plus haut — en plein ciel — un chœur d'enfants porte à
Notre-Dame, sur le vélin des banderoles,
Ces mots d'amour : « *Ave, felix cœli porta !* »

Telle, incarnant aux yeux les divines paroles,
Chaque verrière dans l'or mystique reluit,
Comme un jardin semé d'aveuglantes corolles.

Mais l'ombre gagne et le vain prestige s'enfuit
Et les arceaux quittés n'ont plus de fleurs écloses
Pour les répandre sur la robe de la Nuit :

Le sacrilège Nuit par qui meurent les roses.

INTROIT

Sur champ d'or, en les vieux tableaux,
Ouvrant ses yeux couleur des flots
Et plus svelte que les bouleaux,

La Vierge cause ingénument
Avec le Séraphin charmant
Advenu du haut firmament.

Les calcédoines, les rubis
Passementent ses longs habits
De moire antique et de tabis.

Ses cheveux souples d'ambre vert
Glissent comme un rayon d'hiver
Sur sa cotte de menu-vair.

Oh ! ses doigts frêles et le pur
Mystère de ses yeux d'azur,
Éblouis du pardon futur !

Tremblante, elle reçoit l'*ave*
Par qui le front sera lavé
De l'antique Adam réprouvé :

« Empérière au bleu pennon,
Sur le sistre et le tympanon,
Les Cieux exaltent ton renom.

« Toi, de Jessé royal provin,
Pain mystique, Pain sans levain,
Font scellé de l'Amour divin !

« Toison de Gédéon ! Cristal
Dont le soleil oriental
N'adombre pas le feu natal !

« *Ave, Gratia !* Que ta main
Cueille, pour l'ineffable hymen,
Les lis fleuris du bon chemin.

« Et que, sur ton front adoré,
Soit un diadème instauré
De métal richement ouvré.

« Le nard exhale son odeur :
Reine de joie et de candeur,
Suis l'Époux vêtu de splendeur.

« Foule aux pieds le Dragon pervers,
Maîtresse des Paradis clairs,
Ceinte de roses et d'éclairs ! »

Ainsi, le chœur des Angelots
Chante, nimbé de fins halos,
Sur fond d'or, en les vieux tableaux.

Et, d'âge en âges emporté,
Leur psaume de gloire a fêté
Le los de la virginité.

Blanche, ô très blanche ! Et c'est pourquoi
Je veux, artiste plein de foi,
Vous peindre en corselet d'orfroi,

Pareille, emmi les hosanna,
Aux Madones que blasonna
L'imager du ciel, Mantegna.

Des fleurs d'onyx et de portor
Sur le retable squamé d'or
Épanouiront leur trésor.

Pour vous, les beaux hymnes latins
Ingémiront, soirs et matins,
Graves, près des flambeaux éteints.

Pour vous, mes vers, matins et soirs,
Dans la nef aux mornes voussoirs,
Balanceront des encensoirs.

PSAUME D'AMOUR

J'ai rêvé de t'aimer ainsi qu'une Madone
Qui, très pure, aux baisers mystiques s'abandonne,
Lorsque, parmi les lis entrevus de Sârons,
Les novices agenouillés sentent leurs fronts
Pâlir et flamboyer d'extase leur paupière.
Confuse et lente, sous les ogives de pierre,
Chuchote la langueur des offices du soir.
Le maître-autel rayonne et le grand ostensoir,
Au milieu des flambeaux, des fleurs et des cantiques,
Sur les diacres chapés d'épaisses dalmatiques,
Sur le prêtre éperdu dans sa chasuble d'or,
Semble un soleil couchant qui sous les flots s'endort.
L'orgue, éployant le vol clair des antiphonaires,
Mêle aux séquences des préchantres ses tonnerres
Et, sur un air d'Hobrecht ou de Palestrina,
Chante dévotement le *Salve regina*.

J'ai rêvé de t'aimer à genoux, les mains jointes,
De bien loin, sans vouloir même effleurer les pointes
De tes souliers posés sur le croissant doré,
Heureux si, quelquefois, quand je t'invoquerai,
Te saluant de noms d'amour en litanies,
Tu détournes vers moi tes paupières bénies !
La nuit, de ton autel j'userai le pavé
Et mes lèvres en feu, sans compter les *ave*,
Rediront, malgré l'ombre et la voix des horloges,
Les versets que pour toi gardent les eucologes,
Les proses où ton nom saintement exalté
Triomphe dans sa grâce et dans sa pureté.

Je vivrai sous tes yeux tel qu'un moine fidèle,
Oublié de la foule et m'enivrant loin d'elle
Des clartés de ta robe et des lis de ton sein.
Puis, pour que tu sois belle et que nul autre saint
Ne reluise d'autant de splendeur et de gloire,
J'ordonnerai les plis de ton manteau de moire,
Jusqu'au jour où, prenant pitié, tu daigneras
Sourire doucement et me tendre les bras,
Où, dans la nef sonore aux senteurs vagabondes,
Tu pencheras vers moi tes lourdes tresses blondes,
Ton front nimbé d'azur comme un matin d'été.

Verrières d'or ! Camails de pourpre ! Orgueil fêté
Des tabernacles, sous la pompe des courtines !

Cinname ! La douceur des oraisons latines
Voltigera comme un parfum sur tes cheveux.
Tour éburnale ! Vase insigne empli d'aveux !
Cœur présanctifié saignant dans le calice !
Afin que le mystère adoré s'accomplisse,
Tu souriras à mon désir adulateur.

Et, quand l'aube, sur le vitrail plein de moiteur
Nocturne, jonchera de feux les voûtes grises,
Par les portes du ciel où s'enfleurent les brises,
Où tinte des clochers l'hymne matutinal,
Par les degrés d'azur, ton essor virginal
T'enlèvera, pareille à ces saintes discrètes
Qui visitaient jadis les bons anachorètes.

INTEMERATA

Blonde autant que le miel des abeilles d'Hymète,
Enfant, tu resplendis en ton éclat premier.
Ta joue a la douceur de la fleur du pommier,
Avec un frais rayon de rose à la pommette.

L'amour n'a pas fleuri sur ta virginité;
Ta lèvre ne sait pas le baiser, et ton âme
Garde le doux trésor de tes secrets de femme,
Comme ton corset blanc celui de ta beauté.

Et tu marches, pareille aux saintes ingénues
Qui, dans les vieux tableaux des maîtres florentins,
Tournent vers le ciel d'or les regards enfantins
De leurs yeux étoilés de gemmes inconnues.

VERS POUR MISS LILIAN

Avez-vous adoré les vierges ascétiques,
Les saintes de Memling, d'Holbein ou d'Orcagna,
Ces corps impollués dont l'âme regagna
Dans toute sa candeur le ciel d'or des triptyques ?

Avez-vous, quand la nuit emplit de sa fraîcheur,
De l'abside au parvis, les hautes cathédrales,
Salué dans l'encens déroulant ses spirales
Un rêve harmonieux fait d'ombre et de blancheur !

Traînant un doux parfum d'ambre et de marjolaine,
Aux marges des missels que fait resplendir l'or,
Avez-vous vu prier Yseult ou Blancheflor,
Plus belles qu'autrefois la Tyndaride Hélène ?

Telle vous rayonnez en nos âges maudits,
Lilian, vierge au nom séraphique et sonore,
Et vous êtes pareille aux grands lis que décore
Le rayon entrevu des lointains Paradis.

Lis secouant l'or fin des lourdes étamines,
Lis fleuris dans la main de l'ange Raphaël,
Lis embaumant les prés où les fils d'Israël
Vont paître leurs troupeaux plus blancs que les hermines :

Les orgueilleuses fleurs parent votre beauté
Et vers vous, doucement, de leurs hampes écloses,
Par de subtiles et lentes métamorphoses,
Monte un peu de leur charme et de leur pureté.

Et, comme un vol doré de lascives abeilles
Qui meurt parmi les lis d'un paradis perdu,
Succombent tristement les désirs éperdus,
Sous le rire acéré de vos lèvres vermeilles.

HORTUS CONCLUSUS

Quin obsequentes offerunt
Ligustra et alba lilia.
Candor sed horum vincitur
Candore casti pectoris.
Hymnus in fest. Puritatis.

Vierge, vous rayonnez comme une aube irrorée,
Sous la molle clarté des lampes de vermeil,
Et, vous enveloppant de leur onde dorée,
Vos longs cheveux vous font un manteau de soleil.

Tel qu'un parfum de myrrhe autour d'un sanctuaire,
De vos blanches beautés jaillit un charme amer
Et sur les cœurs meurtris, comme un électuaire,
Vous posez la douceur de vos yeux d'outremer.

De l'oliban gardé pour les Noces mystiques,
Du cinname épandu sur d'ineffables lits,
Du nard dont s'enivrait l'Épouse des *Cantiques*,
Flottent sur votre front les baumes affaiblis.

Aux divines amours votre âme réservée
Des terrestres baisers ignore la douceur.
Dans les sources du Ciel votre chair s'est lavée
Et les lis radieux vous proclament leur sœur.

Loin des transports menteurs dont l'ivresse nous fraude,
Vous surgissez au fond des cieux resplendissants,
Parmi les ostensoirs incrustés d'émeraude
Et les cierges pascals tachés de grains d'encens.

Sous le brocart rigide et lourd de pierreries,
Vos bras pour la prière entr'ouverts lentement,
Dans le cadre léger des ogives fleuries,
Se tendent en un geste indécis et charmant.

Et, calme, en attendant le dieu promis, sans trêve,
Morte pour le désir avant d'avoir aimé,
Sur les vitraux dorés vous lisez votre rêve
Et votre cœur s'endort comme un jardin fermé.

SONNET LITURGIQUE

Dans le nimbe ajouré des vierges byzantines,
Sous l'auréole et la chasuble de drap d'or
Où s'irisent les clairs saphirs des Labrador,
Je veux emprisonner vos grâces enfantines.

Vases myrrhins ! trépieds de Cumes ou d'Endor !
Maître-autel qu'ont fleuri les roses de matines !
Coupe lustrale des ivresses libertines,
Vos yeux sont un ciel calme où le désir s'endort.

Des lis ! des lis ! des lis ! Oh ! pâleurs inhumaines !
Lin des étoles ! chœur des froids catéchumènes !
Inviolable hostie offerte à nos espoirs !

Mon amour devant toi se prosterne et t'admire,
Et s'exhale, avec la vapeur des encensoirs,
Dans un parfum de nard, de cinname et de myrrhe !

SONNET

Comme un moine amoureux de la sainte qu'il prie,
Je t'ai fait un autel en mon cœur attristé
Où, parmi les encens, resplendit ta beauté
Sous un dais de lampas chargé d'orfèvrerie.

Madone! j'ai cueilli les fleurs de mon été,
Lis fauves du désir, roses d'idolâtrie,
Et leur haleine fugitive se marie
Aux stériles parfums de ta virginité.

Ainsi ton front nimbé de flammes et de gloires,
Ainsi tes yeux stellés d'escarboucles et d'or
Resplendissent, pareils aux gemmes des ciboires.

L'orgue éploré dans la chapelle vibre encor,
Et, pieusement, vers tes paupières baissées
Montent le pur amour et les bonnes pensées.

ÉPIGRAMME

Tel un croyant apporte aux pieds de la Madone
L'odorante moisson des lis et des rosiers,
Et, tendant vers l'autel ses bras extasiés,
Implore le regard qui console et pardonne ;

J'ai baisé sur tes pas le désir tout-puissant
A qui depuis toujours mon âme est fiancée,
Et, pour une guirlande à ton front blanc pressée,
Cueilli les floraisons vermeilles de mon sang.

En toi j'ai mis l'orgueil suprême et l'espérance,
Tel qu'un plongeur perdu sous l'abîme lacté,
Dans l'ombre, j'ai tendu les bras vers ta beauté
Et j'ai clamé vers toi du fond de ma souffrance.

J'ai baisé sur tes pas ton charme ensorceleur
Et dans ses chaînes d'or j'ai scellé toute envie,
Afin que, triomphante et superbe, ma vie
Refleurisse à jamais sur tes lèvres en fleur.

ORANTE

Tu, perfusa cœli rore,
Castitatis salvo flore,
Novum florem, novo more,
Protulisti sæculo.

ADAM DE SAINT-VICTOR.

Fête-Dieu! rêves blancs pavoisés d'églantines!

J'ai choisi, pour l'aimer d'une amour enfantine,
Sur l'icône enfumé peint aux quatre couleurs,
Un barbare portrait de sainte byzantine :

Cécile ou Philothée ou Julienne. Leurs
Doux noms, conjoints par la tendresse des ménées,
Rayonnent, lis égaux, sur un autel en fleurs.

Afin que soient les âmes tristes pardonnées,
La Sainte, aux yeux plus purs que l'onde et que le soir,
Croise dévotement ses mains prédestinées,

Ses belles mains qui n'ont touché que l'encensoir
Et l'unique froment réservé pour l'hostie,
Et les nappes de lin où l'Agneau vient s'asseoir.

Limpide, avec l'immarcessible eucharistie
Du pâle front auréolé de cuivre bleu,
Sa chair porte le scel de la gloire impartie.

Ainsi, dans la vapeur des baumes, et le jeu
Des orgues, et le chant des vieux antiphonaires,
Elle écoute l'appel ineffable d'un dieu.

Et l'orgue, déroulant sa plainte et ses tonnerres,
La caresse de mots enamourés ; le chœur
Des hymnodes lui dit les proses centenaires.

Car son âme ingénue et forte, son doux cœur
De neige, comme un vol béni de tourterelles,
Ont fui ce monde impur où le Deuil est vainqueur.

Lieu de péché ! lieu de remords ! lieu de querelles !
Du plus haut ciel le Fils unique est descendu
(Les Anges accordaient leurs voix hautes et grêles) :

Et, cueillant ce trésor pour le siècle perdu,
Rose mystique, fleur de l'humaine vallée,
Le Fiancé, l'Amant sans relâche attendu

A couvert d'un baiser sa lèvre inviolée.

LE BLASON DE FLORE

To Mary in heaven.

Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores.

VIRGILE.

C'est un jardin orné pour les métamorphoses
Où Benserade apprend ses rondeaux aux Follets,
Où Puck avec Trilby, près des lacs violets,
Débitent des fadeurs, en d'adorables poses.

La lune qui descend le long des promenoirs
Sur les blancs escaliers traîne ses mules blanches
Et ses rayons légers palpitent dans les branches
Comme des sequins d'or parmi des cheveux noirs.

Les Nymphes de Segrais aux Elfes de Shakspeare
Chantent des madrigaux scandés par les hautbois :
Ariel y poursuit Rosine, à travers bois,
Et pour le beau Damis Titania soupire.

C'est une nuit d'été faite d'enchantements,
Dans un jardin très calme et peuplé de fontaines
Qu'emplissent de lueurs folâtres et hautaines
Les feux des yeux unis aux feux des diamants.

Parc de Watteau. — Les fastueuses plates-bandes,
Autour des boulingrins, s'enlacent, décrivant
L'horizon à souhaits d'un parterre savant
Qu'ont les Fleurs égayé d'illustres sarabandes.

Ce sont les nobles Fleurs d'un Versailles fleuri.
Toutes sauraient prouver des quartiers de duchesse,
Et, pour l'éclat du rang comme pour la richesse,
D'Hozier à leurs blasons pourrait donner abri.

Or, l'esprit délecté de ce rêve héraldique
Retrouve dans leur port, calices et parfums,
Le simulacre vu des Olympes défunts
Et la grandesse unie au charme fatidique.

Des champs d'azur le Lis très-chrétien émergeant
Est un preux chevalier vêtu de courtoisie ;
La Princesse d'amour que ses vœux ont choisie
Porte un manteau d'hermine aux agrafes d'argent.

Dans sa robe de cour aux teintes précieuses,
Comme aux jours de Fontange et de la Maintenon,
La Tulipe ducale emplit de son renom
Les pourpris qu'attrista le deuil des Scabieuses.

Les Roses, sous la pourpre auguste, dans les nuits,
Ont l'amer nonchaloir des reines trop aimées,
Et la lune qui boit leurs larmes embaumées
D'un baiser de blancheur caresse leurs ennuis.

Gloire du souvenir extatique, Pensées
Funéraires, le deuil trône dans vos plis lourds
Et dans l'emphase épiscopale des velours
Que blasonne l'émail de vos croix florencées!

Quintefeuille! mystique emblème voulu par
Les trouvères aux cantilènes suppliantes,
Votre candeur a fait pâlir ces Hélianthes
Que dore un Astre-Roi « *nec pluribus impar* ».

Puis, d'autres floraisons qu'Amour seul fit éclore
Et dont les yeux charnels ignorent la beauté
S'ouvrent au paradis merveilleux qu'ont chanté
Le divin Sannazar et Joachim de Flore.

Leur hampe svelte grimpe aux marges des vitraux,
Près des bons Empereurs gemmés de pierreries,
Des Saints agenouillés dans l'herbe des prairies,
Des Séraphins cambrant leurs torses de héros.

Celles-là — chastement rigides — sont pareilles
Aux Saintes dont le cloître a ravi la splendeur :
Et l'encens maladif leur prêta son odeur,
Loin du jaune soleil qui danse sur les treilles.

Pour soutenir le heaume et porter les émaux,
Rampent en légion les Herbes monstrueuses,
Suscitant, à l'envi des formes tortueuses,
Une âpre vision de sombres animaux.

Verdâtres, de poisons mystérieux ridées,
Avec l'enroulement des Dragons noirs et bleus,
Onglés d'or, lampassés de gueules, fabuleux,
S'épanouissent les farouches Orchidées.

Ainsi, divinisant la forme et les couleurs
Et revêtant d'orgueil les tiges parfumées,
Se déroule, au milieu d'ondoyantes fumées,
Dans un parc de Watteau, le Walpurgis des Fleurs.

Elles passent, jetant des senteurs musicales,
Des effluves charmeurs qu'on prendrait pour des sons
Et mariant, parmi l'ampleur des écussons,
A l'azur des Bleuets l'or des Hémérocalles.

Et toutes, au milieu de leur faste exalté,
Buvant l'amour éclos au temps du Primevère,
Comme un cortège autour d'un Prince qu'on révère
Mènent pompeusement les fêtes de l'Été.

TRISTESSE AU JARDIN

Le doux rêve que tu nias
Je l'ai su retrouver parmi
Les lis et les pétunias,
Fleurs de mon automne accalmi.

Mon rêve par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

La vigne pourpre aux raisins bleus
Festonne les murs du jardin
Où niche maint oiseau frileux
Sous le feuillage incarnadin.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

Dans le bassin qu'elle verdit
L'eau pleure inconsolablement
Et, mélancolique, redit
Les mots trompeurs de ton serment.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

Automne ! Deuil précoce et doux !
Sous le ciel aux feux apaisés,
Les languissantes roses d'août
Gardent l'odeur de tes baisers.

Voici que, par les allées,
Meurent les blanches azalées.

FUNEREI FLORES

Les nostalgiques citronniers aux feuilles blêmes
S'étiolent et leurs parfums, avec ennui,
Meurent dans le jardin pleuplé de chrysanthèmes.
Pour la dernière fois, le soleil tiède a lui.

Soir des morts! Glas chargé de pleurs et d'anathèmes :
Le Souvenir s'éveille et reprend, aujourd'hui,
En sourdine, les vieux, les adorables thèmes
Des renouveaux lointains et du bonheur enfui.

Le Souvenir marmonne à voix basse. Une cloche
Funéraire, dans le ciel gris où s'effiloche
Maint lambeau d'occident fascé de pourpre et d'or.

Et c'est le crépuscule automnal des années
Que d'un encens trop vain fait resplendir encor
La mémoration des corolles fanées.

AQUARELLE JAPONAISE

A Léopold de Panat.

Ses yeux d'agate et d'or avec paresse glissent
Comme la lune courbe au front des saules gris.
Sa peau que la verveine et le musc assouplissent
Passe en fraîcheur les frais pétales des iris.

Dans ses cheveux où tremble un papillon de laque
La Nuit a mis son charme et son obscurité ;
Le kaolin auprès de ses doigts est opaque
Et son souffle est plus doux que la vapeur du thé.

Les pivoines en fleurs, les lis nués d'aurore
Brillent d'un ton moins vif que ses ongles polis.
Sa simarre de soie a des frissons sonores
Et le vent amoureux s'embaume dans ses plis.

Parfois, lasse et fuyant les nattes endormeuses,
Sous les pêchers d'avril elle s'assied, pour voir
A l'horizon baigné de visions brumeuses,
Un flamant s'envoler, rose avec le bec noir.

Ou bien elle se mêle aux blanches passagères
Qui, lorsque le couchant dore le ciel blafard,
S'en vont allègrement, dans les barques légères,
Sur les bords du Jo-Yeh, cueillir le nénufar.

LES FLEURS D'OPHÉLIE

A Stéphane Mallarmé.

Sweets to the sweet...
And from her fair and unpolluted flesh.
May violets spring!...

Fleurs sur fleur ! fleurs d'été, fleurs de printemps, fleurs blêmes
De novembre épanchant la rancœur des adieux,
Et, dans les joncs tressés, les fauves chrysanthèmes;

Les lotus réservés pour la table des dieux;
Les lis hautains, parmi les touffes d'amarantes,
Dressant avec orgueil leurs thyrses radieux;

Les roses de Noël aux pâleurs transparentes,
Et puis toutes les fleurs éprises des tombeaux :
Violettes des morts, fougères odorantes,

Asphodèles, soleils héraldiques et beaux,
Mandragores criant d'une voix surhumaine
Au pied des gibets noirs que hantent les corbeaux.

Fleurs sur fleur ! Effeuillez des fleurs ! Que l'on promène
Des encensoirs fleuris sur le tertre où, là-bas,
Dort Ophélie avec Rowena de Tremaine.

Amour ! Amour ! et sur leurs fronts que tu courbas
Fais ruisseler la pourpre extatique des roses,
Pareille au sang joyeux versé dans les combats.

Jadis elles chantaient, vierges aux blondeurs roses,
Les Amantes des jours qui ne renaîtront plus,
Sous leurs habits tissus d'ors fins et d'argyroses.

O lointaine douceur des printemps révolus !
Épanouissement auroral des Idées !
Porte du ciel offerte aux lèvres des élus !

Les vierges, à présent, mortes ou possédées,
Sont loin ! bien loin ! L'espoir est tombé de nos cœurs,
Telles d'un arbre mort les branches émondées :

Et l'Ombre, et les Regrets, et l'Oubli sont vainqueurs.

★

A travers les iris et les joncs, Ophélie
Abandonne son âme aux murmures berceurs
Du fleuve seul témoin de sa mélancolie.

Et voici qu'au fond des verdâtres épaisseurs
Tintent confusément des harpes cristallines
Attirantes avec leurs rythmes obsesseurs.

L'or diffus du soleil empourpre les collines
Par delà le château d'Elseneur et les tours
Qu'assombrissent déjà les ténèbres félines.

La Nuit féline dans sa robe de velours
Berce les eaux, les vals profonds et les ciels mornes,
Et des saules noueux estompe les contours.

Et les nuages roux du ponant sont des mornes
Où grimpent, lance au poing, d'atroces cavaliers
Éperonnant le vol furieux des licornes.

Or la Dame qui rêve aux serments oubliés
Marmonne un virelai très ancien. La démence
Élargit sur son front les deuils multipliés.

Fleurs sur fleur! Des sanglots éteignent sa romance,
Tandis que, les cheveux couronnés de jasmin,
Elle s'incline vers les joncs du fleuve immense.

Les Nixes, près du bord, lui montrent le chemin,
Et, calme, au fil de l'onde, en les glauques prairies
Elle descend avec des bleuets dans la main.

Les fleurs palustres sur ses paupières meurtries
Poseront le dictame adoré du sommeil,
Dans des jardins de nacre au sol de pierreries.

Sous les porches d'azur où jamais le soleil
Ne dore des galets la candeur ivoirine,
Sous les nymphéas blancs teintés de sang vermeil,

Ophélie a fermé ses yeux d'aigue-marine.

POÈMES EN PROSE

NOËL TRISTE

In natale Salvatoris
Angelorum nostra choris
Succinat conditio :
Harmonia diversorum,
Sed in unum redactorum,
Dulcis est connexio.

ADAM DE SAINT-VICTOR.

Livide, par les sentes défleuries, le froid dévale des montagnes, comme un ost de loups blancs au pelage de frimas. Les feuilles oubliées par l'aquilon frissonnent — papillons roux — au faîte des arbres assoupis. A travers les campagnes où craque la glèbe dure, sous les pas, où, courant le chaume passementé de givre, piaillent les agaces en demi-deuil, le bonhomme Noël sonne les trompes de l'Avent. Sur le velours tanné des herbes mortes, la neige étend ses froides pannes, royales et tristes dans leur impérieuse blancheur.

Arc à l'épaule, croissant au front, Luna transperce de sagettes d'or les moutonnantes nuées et, de sa corne obnubilée, irise l'argent bleu des étangs.

Les flocons imminents où saignent des lueurs pourpres épaississent l'horizon de teintes mornes et mates: gris turquin, rose tendre, et, bordant les coteaux, des verts de turquoise morte, d'émeraude assombrie.

L'azur entier semble un écu géant où les noirs barons de l'hiver inscrivent leurs hautaines armoiries, où fasces de gueules et chevrons de sinople s'élargissent, cantonnés d'étoiles boréales, accostés d'oiseaux migrateurs.

Noël! Noël! Dans l'étable aux colonnes fuselées, couronné d'or, en chasuble du même, repose l'Enfant-Dieu sur le foin de la crèche. Sa mère, à genoux, prélude au baise-main des Rois, tandis que Joseph introduit l'ambassade barbaresque auprès du Nouveau-Né. Graves, sous leurs turbans étoilés de sardoines, avec des paroles de bienvenue coulant de leurs barbes embaumées, les Princes d'Orient apportent au Dauphin du Ciel des présents d'alliance et d'éternelle soumission.

Noël! Noël! Un Ange a réveillé les pastours, sous leurs tentes de peaux. Les humbles communieront, ce soir, de la Bonne Nouvelle. Noël! Noël à tous

et joyeux avent ! Par les routes sonores, des hameaux et des hauts lieux, s'empressent les bergers. Noël ! Noël ! L'Astre unique verse au firmament la lumière et la paix, ici-bas, aux cœurs de bonne volonté.

Noël ! Noël ! Des chœurs d'enfants, et la voix des orgues, par les ogives noires où tremblent des points d'or. Au loin, sous la mitre coruscante, l'Évêque sénile et pieux, les officiants aux dalmatiques surbrodées, les préchantres vêtus de lin. Séquences aux rimes barbares, antiennes et répons, comme de soyeux oiseaux de nuit, voltigent par l'église qu'embrume la vapeur des encensoirs. Déjà la sainte Hiérusalem ouvre ses portes, et, radiant le feu vermeil des gloires, la Tige de Jessé fleurit en impérissables fleurs.

Noël ! Noël ! Et toi, si navrée, toi déserte en ton orgueil, ô mon âme, bois encore, s'il se peut, un calice d'oubli. La chambre tiède se fleurit de jacinthes, de muguets et de cyclamens. Réchauffe à leurs haleines tes souvenirs mourants. Au flamboiement de la houille sanglante, évoque, pour l'adieu, ces ombres de promises. Evoque, sous le soleil perdu, les étreintes nuptiales des vingt ans.

PAYSAGES

And this weak and idle theme
No more yelding but a dream,
Gentles, do not reprehend...
PUCK. — *Mid-summer night's dream.*

I

LES NOCES DE MESSIDOR

A Robert Scheffer.

Décortiqué, l'aubier fendu sous des coins ligneux, le Pin de la Saint-Jean, debout entre les pals qui l'étançonnent, le Pin surgit, mitré de fleurs chappé de brandes, avec l'appareil d'un fantôme-roi.

Un orage moutonne dans le ciel, torpide, rubéfiant l'azur de tonnerres avortés. L'âme ténébreuse des corolles s'exaspère en de vivants parfums : le baume des tilleuls avec l'ambre des roses imprègne de langueur la transparente nuit.

Ferments d'alcôve où se souvient le musc des chevelures, frissons du rut universel, orgasme des sèves pâmées, un arome fervent où l'odeur des baisers et des lis se marie, circule sur les fronts de la plèbe enivrée, comme un fleuve immortel épris de souvenir.

Devers le ponant, aux fins de l'horizon, une rougeur étale, un abîme de sang cuivreux où se détermine en silhouette l'ogive mince des peupliers. En haut, le bleu lucide, l'onde claire d'un outremer déjà pâli. Des hirondelles incisent de leurs ailes noires les volutes pourpres des nuées. Tragiques, des flammes s'écroulent du zénith à l'occident. Et, pour une lente apothéose, vers l'incendie astral qui s'effondre et s'échafaude, monte, d'abord fumée, l'embrasement glorieux et multiforme du *haillat* (1).

La foule, stupide à l'accoutumée. Des avoués sont venus là, concomités de leurs épouses, flanqués de leurs marcassins. Des guenippes aussi, — professionnellement.

Des blousards — maternels avec excès — érigent à pleins bras leur descendance engluée, à faire peur, de morve et de sucre en bâtons.

(1) *Haillat* — *bûcher*, en dialecte bigourdan.

Bannières en tête, chantres au flanc, voici le clergé, nasiférant des cantiques. Autour du bûcher, les vicaires génuflectent, goupillonnent et saluent, tandis que le célébrant, à grand renfort d'allumettes, provoque l'étincelle paresseuse à jaillir. Un nuage se tord, écharpe grise lamée brusquement de stries écarlates. Des feuilles de buis vert craquent et pétillent, s'échevèlent en sequins d'or. Sur le tronc voué ruisselle un baume incandescent qui le dévore. Les chantres suffoqués renâclent l'hymne de Paul Diacre, cependant qu'un ecclésiastique myope, roussi par le brasier, s'évertue de ramener son surplis en arrière. Les voyous se culbutent afin d'arder au brandon public les thyrses dont ils vont, sur l'heure, effarer Mesdames les bourgeoises en souci de leurs mollets.

Et dans le ciel où rougeoient des flammèches emportées, dans le ciel métallique et fumeux comme une forge éteinte, dans le ciel où grandit l'impérissable amour, éclate, sur la cohue imbécile, le rire vengeur des anciens Dieux.

Crépuscule ensanglanté de rouille et d'or; couchant de turquoise et de cuivre où défilent, endimanchées, les ménagères de l'endroit. Rasés bleu,

les membres gauchis dans leur vêture de cadis, les mâles fument sur la place de l'Eglise, en attendant le souper. Une fuite d'encens traîne sous le porche ouvert. Des béguines, symétrisant les chaises bousculées par la débâcle de vêpres, glissent, falotes, parmi les saints peinturlurés. C'est, dans la nef qu'épargne la rousseur de l'heure, un bleuissement de paradis, une Avallon campagnarde éclose aux fraîcheurs des bénitiers.

Mais, plus rude, avec son fumet de simples écrasées, la moisson liturgique sature d'âcre miel les rues de la bourgade.

Roses bénites, lys sacrés, fenouil qu'aima le syrien Adônis, les herbes de la Saint-Jean évaporent sous les toits rustiques leur ardente fenaison.

Parmi ses glauques cheveux d'ondine, la nigelle aux yeux pers sème des nœuds de turquoise. La feuille trilobée des ancolies supporte avec fierté des campanes améthystes. Les daturas, les molènes velues, les euphorbes aux pétales virescents, les digitales assassines bandent leurs piques mal famées, et, noir de suprêmes venins, l'aconit fait craquer, sous les sabots de frêne, ses cassolettes plutoniennes.

Amère saveur des plantes! Breuvage de l'été qu'affadit à peine l'encens nauséabond! C'est la

veille où, par les hautes prairies, les jeunes hommes se baignent aux lustrales rosées, invigorent leur puberté dans la communion des choses. Les fontaines débordent, la fougère mûrit. Le village latin célébrera, ce soir, ses païennes et vivantes origines.

A moins que, nantie de quelque billon, la jouvence locale ne se rue au *Café du Sud-Ouest*, présentement illustré par les intermèdes et chansons de Mlle Pépita, romancière excentrique à l'instar de Paris, comme en témoigne, avec déférence, l'aboyeur public, très digne, après un roulement de son tambour enchifrené.

Lannemezan-de-Bigorre, cette nuit de la Saint-Jean d'été 1897.

II

Sur la table, un faisceau de lis. Chair florale près de quoi la chair vive s'humilie, nacre odorante à dépriser le vernis des conques. Ni feuilles, ni rameaux. La tige d'un vert blême ostente cet émail où, vol d'insectes mordorés, posent les étamines. D'ailleurs, nulle innocence, malgré le symbolisme patte-pelue des processionnaires. L'orgueil d'être blanc, tel un soleil de juin, le faste des parfums trop généreux pour nos désirs.

Superbes, d'une gloire laiteuse, en la buire de Venise, les corymbes liliaux versent le plein été aux choses familières. Comme le berger du *Cantique*, le Souvenir se repaît entre leurs dons. Parmi l'ombre où susurre, inquiet, l'appel des aromates, renaît l'effluve des charmilles, le givre des longs soirs, à travers d'autres branches.

Les baisers fleuris de troënes, les cheveux constellés aux pâleurs des jasmins pernoctent, doux sabbat de la jeunesse fugitive.

Par la fenêtre, un coin d'éther crépusculeux, estompé, l'on dirait, de gaze noire. Le parterre noyé d'obscurité, sans un bruit d'ailes ni de pas. Au loin, l'harmonica solitaire des crapauds exaltant Vénus qui rit à leurs yeux de topaze, et, sur l'arête des ormes, se lève, coruscante.

III

Un fauve soleil darde sur la garrigue ses accablants rayons. La brande verte et rose dort immobile dans les silences de midi. Seul, le claquet des grillons scande les minutes chaudes, horloge de l'été. Au loin, vers la montagne, dans le val où badine quelque source, tremble, au sommet des aulnes, un brouillard évanoui.

Massives, érigeant en plein ciel leurs arêtes d'acier bleu, les vastes Pyrénées enclosent l'horizon. Tours crénelées, flèches de cathédrales, coupoles imbriquées d'or, toitures monstrueuses d'une ville de géants, les lourdes cimes échafaudent par la rude clarté leurs dômes prestigieux.

Dans l'azur nu, invisible presque, l'orbe magique d'un vautour. Une couleuvre, par instants, rampe sur la bruyère avec le bruit sec du parchemin froissé.

Et le pastour dont les sabots tintent pesamment sur la route empoussiérée, le compagnon fourbu,

le tourlourou convalescent, le porte-balle qui vend aux filles de ferme des bréviaires d'amour, hument avec transport l'aveuglante beauté de l'heure, cependant qu'au bord du fossé où volète la mésange, un rustre, en pleine lumière, touche ses bœufs lassés d'un mouvement pontifical.

IV

J'ai sous les yeux cette furieuse estampe de Rembrandt : *Saint Jean dans le désert*. Un plateau cendreux, aduste et comme vitrifié par endroits, que surplombent de noires falaises. L'aride et le nu du roc vif, sans eau ni végétal. Un peuple erréné de sommeil, écrasé vers le sol, prospecte de ses yeux vides l'halluciné qui le harangue. Debout sur un mamelon effrité, le Précurseur clame son rêve messianique, insoucieux de toute chose, hormis de l'Idéal. Le souffle de la mort rétracte ses lèvres d'où fulgure sur le vieux monde l'orage des malédictions. Son maigre corps serré dans une loque, le capuchon nimbant sa tête creuse, le geste fanatique et bourru, tel surgit, en sa laideur visionnaire, l'ancêtre des moines tourmenteurs. Qu'importe à l'ascète l'horreur brûlante de sa tanière, l'obtuse indifférence des auditeurs? Une voix lui parle. Hors du contingent et du concret, l'extase le ravit. Un dieu l'emporte vers les cimes, lui décou-

vre une justice nouvelle et, ruées du farouche Thabor, les hordes noires des Barbares à venir, destructeurs de toute sociale harmonie et de toute beauté.

Au premier plan, dans une lumière on dirait apaisée, trois bourgeois pérorent avec un dégoût manifeste, improuvent ces ardeurs de colère et de foi. Leurs vêtements sont amples, levés dans des étoffes opulentes et durables, faits d'un air cossu qui, d'abord, les signale pour des gens arrivés. De larges tiares, copieuses en broderies, cerclent leurs tempes grisâtres. Leur personne entière montre un air de délibération, effet de la richesse autant que de l'estime où chacun les tient. Pour les visages, rien ne se peut imaginer de plus bassement laid. Lésine, goinfrerie, astuce, dépriment tour à tour ces visages, y creusent des rides, ignoblement. A coup sûr, voilà des gens pieux, madrés en leur négoce et qui reluisent aux fins de mois. Aussi, de quel mépris toisent-ils le prophète mangeur de sauterelles, essénien prêchant la détestation du riche et la communauté! L'ahurissement du pleutre qui ne saisit pas s'unit en leurs discours à la haine du banquier menacé dans son argent. Ici, pourtant, le grotesque domine. Ce trio de pieds-plats fait songer à telles planches de Daumier, d'un Daumier gigantesque, promu à la vie sublime du grand art.

V

Un rayon compatissant d'automne magnifie de sa lueur élégiaque les arbres mordorés du parc, les corbeilles d'héliotrope et de sauge écarlate. Aux plus hautes ramures, de longs brouillards en écharpe traînent et se déroulent comme un lambeau de gaze bleue. Pénétrante, l'odeur des feuilles mortes, l'âcre senteur du buis se mêlent aux véhéments parfum des anthémis. Les tilleuls d'or pâle font pleuvoir sur l'eau mate leurs dépouilles volages, tandis que, sous le couvert des allées, merles et rouges-gorges entonnent leur chanson d'hiver.

Aimable saison de lumière atténuée, où les heures brèves du soleil offrent au convalescent la coupe bienfaisante de leur molle tiédeur.

A peine reconquis par la douceur de vivre, il fait bon s'asseoir au pied des mortes charmilles, en rêvant aux matins joyeux des futurs printemps.

Nul site plus à souhait pour oublier et pour renaître. L'antique apanage du comte Raymond, Toulouse, avec la grâce indécise de son changeant cli-

mat, tempère les souffles cruels des Pyrénées par je ne sais quelle fondante haleine de Provence et de Bas-Languedoc.

Le Pont-Neuf, un pont de pierre dont l'assise, réfractaire aux crues de la Garonne capricieuse, porte superbement sa jeunesse de trois cents années, le Pont-Neuf domine tout le fleuve avec ses quais, ses berges, ses maisons de briques rutilantes, ses îlots pleins d'arbres et de fraîcheur. En aval du faubourg Saint-Cyprien, le *Ramier* (comme on appelle ici, depuis Goudouli, chaque site planté d'arbres), le *Ramier* du Château égaye l'onde torrentueuse de guinguettes bocagères et de réduits pour le plaisir des cœurs. Au bord, la Prairie des Filtres où, par les soirs de juin, des chœurs d'hommes et de femmes aux timbres généreux déchaînent, en plein air, quelque odelette *moundine*, quelque sirvente d'autrefois.

Puis, ce sont, étagés sur la rive droite, les campaniles et les tours des antiques églises dardant au vif azur leurs aiguilles couleur de porphyre et de sang. Des Jacobins à Saint-Michel, espacées de quelques mètres à peine, s'érigent les cathédrales aux noms harmonieux. Comme l'oasis de la Camargue, ce beau lieu pourrait être baptisé les Saintes Maries : *Sancta Maria Deaurata*, *Sancta Maria Dealbata* : la Daurade, la Dalbade, toute une lita-

nie de pierres fauves dont chaque répons est un clocher. La rousseur du matin fait palpiter comme une lyre tous ces clochers, emportant dans le ciel clair des carillons d'allégresse, essaims de colombes et des alléluias. C'est là que chantèrent, aux primes volées des campanes, les Pâques de ma vie. C'est là que, blessé d'incurables dégoûts, traînant le mal d'être encore et l'impuissance d'espérer, je suis venu m'asseoir près de la route où jadis pour moi résonnèrent les cantiques du printemps.

Et, dans ce double mirage du souvenir et de l'automne où passent en tuniques blanches les ivresses d'autrefois, je me prends à rêver de quelque Saint-Martin réparatrice, dans un paysage accalmi de novembre, près du fleuve royal qui traîne sous mes pieds un flot d'écarlate et d'or.

Toulouse-Saint-Cyprien, 14 novembre 1896.

VI

Vers six heures, à pointe d'aube, un sordide brouillard, une pesante muraille de plomb et d'étain gris enchaperonne la montagne, aveugle notre sentier, indécis à quelques pas. Nous marchons toutefois et, peu à peu, s'allègent les ténébreuses nuées. En volutes, des brumes s'éparpillent au loin, se pourchassent et retombent comme une fumée de bois vert.

Au plus haut, sur nos têtes, un lambeau d'outre-mer et, bientôt, le soleil épuisant, d'un seul trait, la houle confuse des vapeurs.

Aimable rayon d'automne! Voici que jaillissent les montagnes, toutes de saphir pâle et de satin blanc. Çà et là, des troupeaux se hâtent vers la plaine, au tintement fêlé des sonnailles, aux appels monotones du berger.

Sur les pentes encore d'herbe verte, les tulipes d'octobre, les sveltes colchiques déroulent frileusement leurs pétales de gaze mauve. A peine, traînant aux bas-fonds, une brouée indécise. Le ciel

d'un bleu pur flamboie, tandis que, de vingt clochers harmonisés par la distance, éclate en volées furieuses l'allégresse du matin.

Dans quelques tours d'horloge, demain, j'aurai quitté cette féerie que ne contamine plus l'œil bestial des touristes, cette montagne de mon enfance où, maintenant infirme et déjà pliant sous la douleur de vivre, je fus chercher les sources de permanente jeunesse et de revivification.

Doux mirage de repos et de santé dans un exil en fleurs, vous reverrai-je encore?

Quand vos sapins étaleront, de nouveau, leurs fraîches aiguilles, couronne du printemps, quand roitelets et rouges-gorges, ayant épuisé le savoureux festin des sorbes hivernales, s'envoleront par la montagne resurgente, le fer, peut-être, ou l'insidieuse maladie, m'auront pour jamais emporté de la lumière.

Adieu! Sans vous, et ne m'enviez pas (comme disait, près des bords étrangers, le poète Ovide), sans vous, mes compagnons silencieux, je regagne la Ville.

Puissé-je, du moins, y porter, en mon âme, quelque chose de votre orgueil robuste, de vos souffles libres et vierges, de votre dédaigneuse et pacifique beauté!

Col du Tourmalet, le 12 octobre 1896.

LE MIRACLE DE SAINT GWENOLÉ

A Paul Fachs.

Le roi Gralon étant venu à la couronne par le décès de Conan Mériadeck, premier roi chrétien de la Bretagne armorique, une splendeur inouïe, un renom de gloire bienfaisante porta jusqu'aux astres le nom de Gwénolé, abbé de Lantévennec. Ayant, dès sa prime jeunesse, connu par d'étranges miracles la sainteté de Corentin, le roi communément lui rendait visite; de même à Gwénolé son disciple, faisant de grandes aumônes et se recommandant à la vertu de leurs prières. Corentin, l'ermite du Menez-Hom, cette noble montagne qui, par des courbes adoucies, prolonge vers l'Océan les coteaux de Kimmerc'h, avait reçu de Martin lui-même, à Tours, dans l'insigne basilique, l'investiture épiscopale. C'est alors que les fils de sa dilec-

tion, Jocut, Tugdin et Gwénolé, consacrés à leur tour par la main du pieux évêque, attestèrent la Parole de Vie aux peuplades ignorantes qui croupissaient le long des rivières d'Aon et Châteaulain, près des sables envasés où leurs barques endormies dans la boue attendent l'heure de la pêche et des folles traversées. Tugdin remonta le chenal qui va au Faou, lieu grandement retiré, néanmoins de situation profitable, ayant la commodité de ce *quin* ou bras de mer, évasé en cet endroit, lequel se charge, au flot montant, d'une eau salée que lui porte le golfe de Brest.

Gwénolé, en qui Gralon mettait ses complaisances, intronisé sur la chaire abbatiale de Lantévennec, goûta dans ce désert la paix de la solitude, les heures chastes du silence et de la recollection. Il ne sortait guère de l'obscurité monastique des tabernacles, où, pareil au cerf de l'*Ancien Testament*, il étanchait une soif toujours accrue d'austérités et de prière, que pour consoler ses ouailles, attestant par quelque inattendu prodige l'omnipotence du Très-Haut.

La cellule du bienheureux abbé — non moins froide, non moins indigente que celle du plus humble de ses frères — dominait sur la mer que bouleverse une tempête indéfectible. L'estuaire qui porte au golfe les courants du Faou, d'Elorn, de Daoulas et

de Châteaulain assiste au conflit perpétuel des eaux amères et des eaux douces. Même par un ciel clair où ne palpitent que des brises amicales, c'est un dur remous qui fait danser les plus fermes bateaux comme le test d'un crabe mort. Le soir, quand le vent s'apaise, quand des nuages en feu, sur le couchant de cuivre et d'émeraude, glissent pareils à d'incandescentes goélettes, une horreur plane sur ce lieu, comme si les Esprits de la mer, négligemment exorcisés, y revenaient encore.

Les oiseaux pélagiques, sternes, mouettes, accipitres, vanneaux, courlis, jettent dans le crépuscule des appels discordants, puis s'abattent comme une grise écume parmi les salicores, le long des javeaux pierreux, cependant que, déployant leurs ailes ardoisées, les nobles hérons gagnent en hâte les nids terrestres et le juc forestier. Les aurores d'été y sont froides, non pas jaunes du bel or solaire, mais à peine égayées d'un reflet d'argent, lueur confuse que l'on dirait tamisée par une lame de burgau. Dès les premiers froids d'automne, un brouillard estompe les collines bleuâtres, les îles d'améthyste, les bois de pins dont l'héroïque verdure triomphe du gel et des frimas. L'Océan reconquiert à son empire le sol usurpé quelque temps par le travail humain.

Cependant, qu'importait à Gwénolé cette mer

furieuse, et la barre intumescente, et les vents déchaînés, et le fracas des embruns, lui qui, touchant les flots de son bourdon, marchait aussi fermement dessus que dans l'herbe des prairies, lui qui se jouait des éléments et séchait les yeux des mères veuves de leurs fils !

Quand le gouffre avait absorbé la barque et l'équipage, la femme en pleurs se ruait aux genoux du bienheureux, comme Ra'hel dans Rama, lamentant le fruit de ses entrailles. Le saint homme, prosterné en oraison, touchait d'un signe de croix les lèvres du noyé qui, dégorgeant aussitôt l'onde meurtrière, se levait tout droit, plein de jeunesse et de vigueur, au nom de Celui qui fait habiter la bréhaigne dans une demeure nouvelle, mère joyeuse de robustes enfants. Tel, autrefois, Gildas ressuscita Madame Tiphaine mise à mort par le jarl de Quemper, son époux, lequel, soudain qu'il la devina être enceinte, la fit méchamment trucider, abusant du saint mariage plutôt pour assouvir ses concupiscence et dérèglements que pour le désir d'avoir lignée et perpétuer sa maison.

Or, advint que Gralon abandonna Quemper, métropole de ses aïeux, laquelle fut à saint Corentin dévolue, et transféra sa cour dans une ville importante sise au bord de la mer, entre la pointe de Crozon et le cap Fountouniou, en ce lieu

même où, de présent, s'élargit la baie de Douarnenez. Cette ville se nommait Is. De là, venait fort souvent à Lantévennec le bon roi que son âge inclinait aux pensers d'outre-tombe et qui, pour accroître ses mérites, prodiguait à l'abbé rentes et possessions, lui donnant son manoir de Tévennec, plus toutes les appartenances mouvantes d'icelui, jusques et y compris la forêt d'Angola.

Gwénolé que cet auguste voisinage enlevait à la contemplation des choses éternelles, descendait vers le siècle et rendait visite à son prince dans l'orgueilleuse cité d'Is. A chaque fois, le saint vieillard épanchait l'anathème contre les fornications et les stupres de tout genre qui se perpétraient dans cette ville magnifique, absorbée en luxe, débauches, vanités, en obstination pécheresse, et que menaçaient déjà les feux expiatoires de Gomorrhe ou de Pompeï.

Fut notre saint abbé miraculeusement informé de la juste punition que le courroux divin préparait aux habitants de ce lieu exécrable et nommément à la princesse Dahut, fille impudique du bon Roi, qui, par ses déportements et sacrilèges, par la bestialité de ses amours, luttait d'infamie avec les pages de Sodome et les phallophores du diable Priapus.

Mais pour accorder aux pécheurs une halte der-

nière, le temps de la résispiscence et du pardon, quelques signes apparurent, des présages susceptibles d'émouvoir les cœurs indociles et fermés.

Entre autres, un Dragon marin, plus semblable à une vouivre qu'à n'importe quel poisson venu de l'Atlantique, ravagea les faubourgs et l'acropole, en même temps le pays circonvoisin, dévorant hommes et bestiaux, infligeant des blessures et très dégoûtantes plaies à ceux que la mort n'abattait point d'un seul coup.

Averti que fut Gwénolé de cette horrible merveille, il se rendit en la capitale de Gralon, prêchant le repentir aux fuyards rengrégés sous ses pas: « *Et pour vous faire connaître que ce que je vous annonce est véritable, si, renonçant à vos infâmes délices, vous ne fermez plus vos cœurs aux aiguillons de la pénitence, je vous délivrerai de ce Basilic très pernicieux, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit dont ma voix préconise le règne qui n'aura jamais de fin.* »

A cette parole, tout un peuple répondit qu'il obéirait sans faute ni langueur. Alors, Gwénolé commanda au chapelain du roi de disposer l'autel pour une messe grande; puis, l'ayant célébrée avec avec une extrême ferveur et dévotion, il appela d'une voix forte la Pestilence cachée en sa tanière et le faon qu'elle avait mis bas. Le monstre avant-

coureur des célestes représailles vint, docile au commandement du bienheureux, la gueule béante, les yeux pareils à des lueurs d'incendie, heurtant le pavé de ses écailles sonores et, bientôt, se coucha aux pieds de Gwénolé qui lui lia son étole autour des reins, puis, dans cet équipage, le mena vers l'île de Batz, d'où fut son cadavre immonde précipité dans les flots. Ainsi, par les chemins qu'empoussière le feuillage gris de l'olivier et du laurier-fleur, sur les coteaux embaumés d'origan et de lavande, Marthe, la cadette laborieuse de Madeleine, conduisit par un fil d'or la Tarasque de Provence et la noya, rugissante de colère, dans l'azur éternel des méditerranées.

Mais le miracle de Gwénolé n'eut d'autre effet que de purger la terre d'une forme diabolique. Les endurcis méprisèrent leur salut et tournèrent bientôt en dérision le geste du vieillard. A peine eut-il franchi les portes d'Is que se déchaîna une tempête de grêle et d'éclairs, un tourbillon si impétueux que la vague, émergeant sur cette misérable cité, la couvrit tout entière de ses eaux. Dahut par l'abîme engloutie, avec ses amants, ses esclaves et ses concubines, disparut dans un gouffre qui garde le nom de Toul-Dahut, c'est-à-dire, le pertuis Dahut, d'où monte encore, pendant les nuits fulgurantes, un appel désespéré des cloches qui

s'attristent, sous l'onde verte, de n'être jamais plus bénites avec l'eau, le sel et la lumière, pendant la messe de l'Alleluia.

A présent, réunis en un même charnier, Gralon et Gwénolé dorment à ciel ouvert dans les ruines de Lantévennec. La chapelle abbatiale crevée, détruite, béante aux souffles du large, ne connaît d'autres fidèles que les plantes grimpantes, les arbustes épineux. Le saint évêque, taillé en plein granit, a la face écornée d'un coup de pierre. L'image de Corentin, son maître, gît parmi les pariétaires et les mousses. Des mufliers, des ravenelles aux teintes magnifiques ont envahi le maître-autel. Dans la chapelle du successeur de Conan, les hirondelles de la mer ont appendu leur nid. Un myrthe épanoui, d'âpre et généreuse odeur, couvre de ses corolles ardentes le naos que profanèrent si longtemps les mystères du Galiléen. Triomphante, la Vie éclate sur les décombres du temple élevé au culte de la Mort. Et c'est la revanche de Dahut, de Dahut engloutie sous la vague marine, sous la vague d'où monte sans fin l'éternelle Aphrodite, livrant sa nudité victorieuse à l'étreinte salée, aux baisers du flot épars et baignant dans la clarté de l'aube la pointe vermeille de ses seins.

TABLE

LE JARDIN DES RÊVES

Sur un mouvement de valse dolente..... 7
SONNET : *Bien que je sois brisé comme sont les frégates*..... 9
SONNET : *Mes désirs vont à toi comme des tourterelles*..... 11
PER SŒCULA..... 13
SONNET : *Sois bénie et qu'un jour, les Anges de lumière*..... 15
SONNET : *Pour immortellement fixer l'enchanteresse.* 17
VILLANELLE : *Deux soleils sont tes prunelles*..... 19
LA PORTE DE L'ÉGLISE..... 21
SONNET : *Telle, renouvelant sous le duvet des cygnes.* 24
SONNET : Sursum corda..... 26
SONNET : *Comme un chant descendu des collines prochaines*..... 28
LES CITHARISTES DE LA RUE..... 30

SONNET : *Aux jours de la Saint-Jean et de la Fête-Dieu* 33
LUNDI DE PAQUES 35
Dans l'azur solennel fleuri de lauriers roses 36
SONNET : *Dans la neige et la pourpre où les soleils pâlis* 38
SONNET : *A l'innommée, à la furtive, à l'inconnue* ... 40
SONNETS FRILEUX : I. Octobre 42
II. Novembre 43
RIMES D'ÉVENTAIL 45
RÉSIGNATION 47

ÉPIGRAMMES

Je te donne ces fleurs où j'ai mis un baiser 53
AVE STELLA ! 55
Lourdement, ses cheveux calamistrés d'or roux 57
INSCRIPTION POUR UN RYTHON 59
Le tout petit enfant qui gît sous cette pierre 60
MENUET D'AUTOMNE 61
STANCES POUR LE NOUVEL AN 63
Comme un cygne qui dort aux pieds de la montagne 67
PROSOPOPÉE DE TOULOUSE 68
ODELETTE HIEMALE 70
TRISTESSE 72

NOCTURNES

Le dernier feu s'éteint sur la lande embrumée 77
SENESCENT MOON 78

PROSPERO'S ISLAND 80
Charmeresse aux pâleurs nacrées 83
SÉRÉNADE TRISTE 84
SONNET : *La cloche pleure* 85
SONNET : *La lune bleuit sur les mousses fraîches* 87
SONNET : *Comme un frêle cristal où pleure* 89
IN FAVILLA 91
SONNET : *Toute pâle, comme une sœur* 92

RÊVE ANTIQUE

STANCES POUR ARMAND SILVESTRE 97
LE BUCHER D'HÉRAKLÈS 100
LAOCOON 102
HYMNE A DYONISOS 104
HYMNE 106
HYMNE ANTIQUE 108
TERCETS POUR PRIER NOTRE-DAME 111
SONNET : *Ce n'est pas l'enfer allumé* 113
SONNET : Les Amantes 115
SONNET : La Caverne 117
SONNET : Hélène 119
MÉTEMPSYCOSE 121
MARMOREUM CARMEN 123
SONNET : *Ton col surgit du sein comme une tour d'ivoire* 125
LE CHANT DE GLAUCOS 127

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trois juillet mil neuf cent sept

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France: elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique: Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale: Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues: Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux: R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne: Charles Morice.
Art ancien: Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes: E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

OCT 7 - 1948